

Pascale Dewambrechies

L'Effacement

roman



Editions **Passiflore**

L'Effacement

DU MÊME AUTEUR

Juste la lumière, Éditions Passiflore, 2017

Couverture :
« La Dame au bouquet » Jean Pesce (1950)
Crédit photographique : Antoine Aphenbero

Pascale Dewambrechies

L'Effacement

roman

Editions **Passiflore**

À Jean-Pierre, Pauline et Anne

C'est peut-être ça qu'on cherche à travers la vie, rien que cela, le plus grand chagrin possible pour devenir soi-même avant de mourir.

Louis-Ferdinand Céline
(Voyage au bout de la nuit)

Je m'appelle Gilda Maurel. Mademoiselle Gilda pour certains. Des yeux verts. Des cheveux bruns, bouclés. Le sein rond, un peu lourd. Plutôt grande pour notre époque. Des atouts pour plaire. Et je plais. Aux hommes mariés surtout. Ce sont mes fesses qu'ils regardent. Je les croise, ils soulèvent leurs chapeaux, et je sens leurs regards aller de mes chevilles à mes hanches. Je feins de ne rien remarquer. Je suis institutrice à Saint-Mont-des-Pyrénées. Directrice l'année prochaine, si j'en crois la rumeur. Aujourd'hui, c'est la kermesse annuelle. Tout est prêt. Estrade et guirlandes. Papier crépon et fanfare. Inspecteur d'Académie et notables. Tous là. Élèves coiffés et parfumés d'eau de Cologne. Tables dressées. Tout est dit. Je suis vide de mots.

Nous sommes le lundi 29 juin 1952.

J'aurai trente-six ans dans quelques jours. Je suis seule et j'ai raté ma vie.

Le silence est assourdissant. Les genoux de Louise fléchissent. Sa tempe bleutée sous les cheveux noirs frôle le rebord de la console. En heurtant le carrelage, le combiné en bakélite se brise net. Un éclat sombre, tel la pointe d'une flèche lilliputienne, se fiche dans son poignet. Dans la chute aussi brève qu'elle est interminable pour elle, Louise enserre de ses doigts le poignet blessé. Au lieu de chercher à retirer le petit fragment acéré, Louise l'enfonce plus profondément dans la chair. Ainsi ça fait mal, plus mal encore. Louise comprend que cela ne fera jamais aussi mal. Louise sait que jamais aucune douleur ne fera plus mal que cette douleur-là.

Peu importe qu'on soit le 13 juillet 1973.

Peu importe que ce soit l'anniversaire de Louise.

Charles est mort.

Louise sait désormais quelle solitude est la sienne.

Saint-Mont-des-Pyrénées, le 28 juin 1952

Mon cher Pierre,

Tu dois te demander ce qui m'a empêché de te donner de mes nouvelles depuis que tu m'as accompagné à la gare Saint-Lazare il y a maintenant presque quinze jours. Je dois t'avouer que je suis passé par des états d'âme pour le moins contraires depuis mon arrivée à Saint-Mont-des-Pyrénées. Ici tout le monde dit Saint-Mont, j'ai même entendu Saint-M dans la bouche du receveur des Postes! Il faut bien essayer de faire moderne quand tout, dans ce trou, laisse penser qu'on est encore au début du siècle voire au XIX^e.

Après un voyage éreintant de plus de dix heures, j'ai atterri (je ne vois pas d'autre mot) sur un quai de gare désert et brûlé de soleil. Tu sais que mes origines espagnoles me font rechercher sa compagnie, mais à ce moment-là je ne rêvais que d'ombre et d'eau fraîche. Cependant, mon oncle et ma tante étaient tellement heureux de m'accueillir – et moi de les retrouver – que j'ai caché ma déception et, pour quelques instants, oublié ma fatigue. Puis j'ai découvert, sur la place du village, la maison au rez-de-chaussée de laquelle

se trouve l'étude de mon oncle. Il faut dire bourg, susceptibilité pyrénéenne! J'ai une belle chambre spacieuse qui donne sur le jardin avec sa salle de bains et une baignoire rien que pour moi. Oui mon gars! C'est tout ce dont je peux me prévaloir pour te faire enrager. L'espace est ici le seul luxe. Pour le reste, il n'y a rien si ce n'est le café du centre (centre de quoi on se le demande!), la fille du boulanger que sa mère, une sorte de matrone assez vulgaire, essaie déjà de jeter dans mes bras, et les parties de pétanque!

Il ne se passe rien ici, absolument rien. Depuis mon arrivée, je me demande ce qui m'a pris d'accepter la proposition de mon oncle. Un ridicule sens de la famille, je suppose? Qui plus est, je ne suis vraiment pas sûr de vouloir devenir notaire, en tout cas pas dans un patelin pareil!

Et pour finir, je t'annonce la meilleure. Demain, je vais à la kermesse de l'école! Tu vois à quoi j'en suis réduit. Dis-moi, même si je suis certain de ne pas te croire, qu'il ne se passe rien à Paris. Cela me rendra plus supportables les six mois interminables que je vais, moi, devoir passer ici. J'en tremble.

Salut vieux frère!

Luis

Georges Chapuis.
Cours Moyen 1^{re} année.

Cahier du Jour

Sujet : Racontez la kermesse.
Note : 9/10

Lundi, c'était la kermesse. Il faisait beau et très chaud. Tous les gens de Saint-Mont étaient là. Les élèves étaient assis sur des chaises qui brûlaient les cuisses. Toutes les filles avaient des robes jolies et fleuries et des nœuds dans leurs cheveux et les garçons des chemises blanches. Paul avait même une cravate, il était tout rouge.

Sur l'estrade, la maîtresse était assise à côté du maire et du gros monsieur de l'Académie. Lui aussi, il avait très chaud et il essuyait tout le temps son front et son cou avec un grand mouchoir blanc. Il a dit que la maîtresse faisait la fierté du corps enseignant français. Qu'il en faudrait plus comme Mademoiselle Gilda des maîtresses. J'étais d'accord avec le monsieur de l'Académie. Après il a appelé la maîtresse et il lui a donné une médaille. Tout le monde

a applaudi et avait l'air très content. Mademoiselle Gilda a dit merci à tout le monde et en particulier à mes élèves.

Après, il y a eu la remise des prix. J'ai eu le premier prix de français et aussi d'histoire. Maintenant, j'avais des livres pour tout l'été, j'étais content.

Quand ça a été fini, on a eu le droit de se lever et d'aller jouer aux stands. Moi, j'ai préféré commencer un de mes livres. *Sans famille*, c'est triste et c'est beau. Mon papa a fait une photo de moi avec Mademoiselle Gilda. Ça m'a fait plaisir. Quand je l'aurai, je la mettrai dans ma chambre. Mais papa dit qu'il faut attendre de finir la pellicule.

Le soir, il y a eu un repas et un bal avec la fanfare. Le maire a fait danser tout le monde, surtout la maîtresse.

Pourtant il ne sait pas très bien danser le maire!

C'était il y a deux ans. Au mariage d'Anne-Marie et Bernard. Une histoire banale. Comme il s'en produit à tous les mariages, j'imagine. Le frère de Bernard. Je ne sais pas bien comment c'est arrivé. Il a glissé dans la conversation qu'il repartait le lendemain. Ça m'a rassurée. Il m'a embrassée. Contre l'arbre. Je n'ai pas dit non. Je n'ai pas voulu dire non. Je sentais l'écorce dans mon dos. C'était étrange. J'ai aimé tout de suite sa main sous ma robe. Il a écarté mes cuisses. Cela m'a fait un peu mal. Il m'a demandé d'ouvrir les yeux. Je les ai fermés. Il est venu le soir à l'hôtel. C'était plus doux. Plus silencieux aussi. Il aurait voulu rester, je crois. Dormir avec moi sans doute. Au petit-déjeuner, Anne-Marie m'a souri. J'ai tourné la tête. Il était déjà parti. C'était mieux ainsi.

Le rêve est apparu peu de temps après. Dans une cave humide et froide, mon corps nu se couvre d'une fourrure épaisse. Des mamelles nouvelles tendent ma peau. Des frissons parcourent mon dos. Je m'étends dans la sciure. J'attends. Des mâles arrivent, me tournent autour, hésitants. Ils me veulent et me craignent à la fois. Je les attire et les repousse. Je leur montre mes reins et les éloigne d'un coup de patte. Le premier qui me

prend maintient les autres à distance. Ceux qui restent se battent, feulent, exigent leur tour, réclament leur dû. L'un d'eux ose s'aventurer et lécher mon corps malgré les coups de griffe. Tous les autres s'enhardissent, s'approchent. Rien ne les arrête plus. Ils ont compris que je suis leur putain. Consentante. C'est moi et c'est une autre. C'est toujours le moment où je m'éveille. Mon corps apaisé, repu et couvert de sueur ne tremble plus.

Et puis, un jour, la lettre d'Anne-Marie. Bernard est parti pour le nord de la France où son frère vient de se tuer dans un accident de voiture. La mort donne une réponse définitive à la question que je me suis parfois posée: sans être sûre de le désirer, est-ce que je dois chercher à revoir mon premier amant? Le rêve a cessé du jour au lendemain.

Mais je sais le convoquer quand il m'est nécessaire.

Cela s'est passé si vite. Le père de Georges venait de nous photographier leur fils et moi. J'étais en train de bavarder avec eux, de leur dire que Georges était un enfant brillant et de loin mon meilleur élève. Il me semble que je parlais du certificat d'études auquel je songeais à le présenter l'année prochaine. Les Lepoivre se sont approchés, ils m'ont saluée, félicitée et présenté leur neveu qui arrivait de Paris. Pourquoi, au lieu de lui tendre la main, l'ai-je portée à mon front? Voulu empêcher quelque chose d'advenir et désiré plus que tout que ce quelque chose adienne. S'il porte le même nom que son oncle, je n'ai pas bien entendu son prénom. Il est à Saint-Mont pour se familiariser avec la profession de notaire. Il est là pour quelques mois. Enfin je crois. Il sera au bal ce soir. Les Lepoivre m'ont demandé s'ils pouvaient l'amener à la petite réception que je donne tous les ans, le lendemain de la kermesse. J'ai dû répondre oui. Le jeune homme a souri, s'est retourné, m'a fait un signe. J'avais si chaud soudain. J'ai eu envie de rentrer, de me changer. J'ai hésité entre la robe bleu marine et celle avec les coquelicots.

J'ai opté pour la fleurie, relevé mes cheveux et retrouvé le rouge à lèvres que j'avais acheté pour le mariage d'Anne-Marie.

J'aime danser.

Il m'a invitée à la fin de la soirée. Il m'a tenue fermement et délicatement. Sa mère enseigne les danses de salon à Paris. Elle n'avait pas beaucoup d'élèves pendant la guerre, il était son partenaire privilégié. Il dit savoir tout danser. Il l'affirme en éclatant de rire, sûr de son effet. J'ai souri lui faisant remarquer que la modestie n'était visiblement pas sa qualité principale. La modestie, pour quoi faire ? Il m'a serrée contre lui, plus fort. Il a accéléré la cadence. J'ai entendu battre son cœur. Ou était-ce le mien ? J'ai senti son corps contre le mien, son empreinte. J'ai oublié tous les autres danseurs. J'ai respiré son odeur de jeune homme et oublié mon parfum. Je ne me suis pas rappelé si j'avais remis du rouge à lèvres dans la soirée. J'ai fermé les yeux. Il m'a dit de les ouvrir et j'ai obéi. Il souriait. Sûr de lui. Sûr de sa jeunesse. De son talent. Il m'a demandé mon prénom. Je lui ai demandé le sien. Luis, il s'appelle Luis. Il tient au prénom espagnol qui lui vient de sa mère. Albert Lepoivre est le frère de son père, son oncle qui, sans enfant, voudrait que Luis lui succède. C'est pour ça qu'il est là. En principe jusqu'à Noël. Pour voir. Mais Paris va lui manquer. Luis est beau. Luis est

jeune. Il est fier. Insolent comme le diable. Quand la valse s'arrête. Il s'incline. J'ai froid.

À la question quel âge avez-vous ? Il m'a répondu vingt ans, pourquoi ?

Je m'éloigne. Il m'interpelle. Et vous ?

Mon cher Pierre,

Oublie la lettre que je t'ai envoyée il y a quelques jours.

Au cours du bal de la kermesse, je me suis débarrassé de la fille de la boulangère, qu'entre parenthèses je n'ai pas l'air d'intéresser beaucoup, au profit de l'institutrice dont j'avais repéré qu'elle danse très bien, même si c'était avec le maire. Un lourdaud.

Quand j'ai pu l'inviter, hélas pour la dernière valse, je lui ai sorti le grand jeu. Merci maman! Elle est beaucoup plus belle qu'elle ne le paraît de loin. Elle a en particulier des yeux qui changent sans cesse de couleur. Elle a un décolleté qu'envieraient bien des Parisiennes et des jambes faites pour la danse. Je l'ai serrée un peu fort, tu connais ma tactique! Elle a fermé les yeux, c'était gagné.

Je dois la revoir demain soir. Elle donne une réception chez elle comme tous les ans, paraît-il. Je t'entends me traiter de veinard. Eh oui, mon vieux!

Elle est beaucoup plus âgée que moi. Au moins dix ans, mais tu sais que cela ne me fait pas peur. Je crois pouvoir dire que je lui ai fait de l'effet et j'ai bien l'intention d'en profiter.

Mon séjour à Saint-Mont ne s'annonce peut-être pas si mal!

Salut, vieille branche, tu vas bientôt regretter de ne pas être dans les Pyrénées!

Luis

PS. Au cours de cette soirée, je me suis découvert un rival. Il s'appelle Georges. Il doit avoir une dizaine d'années, mais quand il me regarde, ses yeux sont plus noirs que les miens. Ce qui n'est pas peu dire, tu en conviendras! Ce petit bonhomme m'amuse. Je vais voir s'il y a matière à le torturer un peu.

Ils sont partis vers minuit. Ils ont dit que c'était une belle soirée. Ils ne se sont rendu compte de rien. J'ai peur. Il n'y avait que lui. Quand il se sait regardé, il redresse les épaules, bascule son bassin. C'est indécent et beau. C'est sa beauté qui est indécente. Et son sourire, son éternel sourire comme si la vie ne devait jamais lui faire de mal. Je n'ai fait qu'empêcher mes mains de le toucher. J'ai caché derrière un masque enjoué la crainte de me dévoiler. Nous étions une dizaine et il n'y avait que lui. Ses yeux, qui parfois me cherchaient, ont joué une partition étrange. J'ai peur. Un impossible désir m'envahit. Une impossible envie de vivre. Le rêve est revenu sans que je l'aie convoqué. C'est moi et une autre à la fois. C'est moi. Uniquement moi. Ce ne sont pas des mâles qui me tournent autour, que j'attire et repousse. C'est lui. Je l'ai reconnu. Il m'a effleurée deux fois, souriant au frisson qu'il n'a pas manqué de remarquer. Puis il s'est incliné devant moi et a proposé que l'on valse. Son oncle l'a réprimandé, mais il est sûrement le plus sensible d'entre nous à son charme, le plus ébloui par son aisance et ses facéties. Je n'ai pas peur de lui. La peur qui est en moi est la peur de moi. Je m'appelle Gilda Maurel. J'ai été une brillante élève de l'École Normale,

reçue avec mention. J'ai repoussé l'offre qui m'était faite de poursuivre mes études à Paris pour, grâce à mon salaire, payer le CAP de mon frère. Je suis raisonnable. Je suis sage. Je suis depuis hier officiellement directrice de l'école de Saint-Mont-des-Pyrénées. Tout le monde doit me croire vierge. Se posent-ils même la question? Est-ce que je les intéresse à ce point? Vieille fille. Une sorte de moniale. Laïque. Je n'ai rien à me reprocher. Tout le monde est subjugué par un inconnu qui entre dans ma vie avec la soudaineté d'un orage en montagne. Je ne pense depuis hier qu'à me jeter dans les bras d'un presque enfant. Je ne pense qu'à être caressée par lui, léchée par lui, embrassée, prise par lui. Il fait si chaud. Je dois ranger la maison. Il fait si chaud. Il va trouver un prétexte. Venir. Pour me parler. Me voir. Me dire des mots dont je n'imagine même pas le sens. Des mots de Parisien. Je le vois partout. C'est lui dans le miroir de la chambre. Lui dans le recoin du couloir. Il va me saisir. Et je vais consentir. Je devrais prendre soin de moi. La sueur colle mes cheveux, mes vêtements à ma peau. S'il vient, que va-t-il penser? Il est si sûr de lui. Je dois d'abord lui dire. Il faut qu'il comprenne. C'est indispensable. Il sait qu'il plaît. Pourquoi est-ce que je pleure? Il sait qu'il me plaît. Pourquoi est-ce que j'ai honte? Pourquoi est-ce que je désire un presque enfant, un matador insolent que je ne connais pas? Il en joue. En jouera.

Je deviens folle. Je pleure. Je dois partir. J'enrage. J'ai honte. Je suis vivante pour la première fois depuis longtemps. Ma honte me rend vivante. Je dois partir.

Saint-Mont, le 2 juillet 1952,

Mon cher Pierre,

Incroyable, tout Saint-Mont est en émoi. Elle est partie ce matin. On l'aurait vue se diriger vers l'arrêt d'autocar. À l'aube. Il paraît qu'elle prend depuis toujours ses vacances du quinze au trente et un juillet. Or nous sommes le deux et elle a disparu.

Veux-tu que je te dise? Je crois que c'est ma faute et la confirmation de ma réussite. Hier soir, je ne l'ai pas quittée des yeux. Une fraction de seconde avant qu'elle s'en rende compte, je détournais mon regard, lui laissant supposer qu'elle s'était trompée, et confondait ses désirs et la réalité. À deux reprises, je l'ai effleurée. D'abord son bras, puis son dos. Succès total. Un : frémissement. Deux : rougissement.

Pour être honnête et je ne le dirai qu'à toi, la première fois que je l'ai vue avec son air sage, son chemisier boutonné, sa jupe sous le genou, ses yeux baissés, elle m'a semblé sans intérêt. Au bal, le soir, avec sa robe fleurie décolletée, ses cheveux relevés en chignon, ses lèvres colorées, elle était

méconnaissable. Plus je suis en sa présence, plus elle m'attire. Tu me connais, elle n'en saura rien, mais j'ai lu dans son regard quelque chose d'indescriptible. De la compassion et de la distance. De la douceur et de la froideur. De l'éloignement. Elle est là et elle est ailleurs. Elle prend tout à coup un air hautain qui en désarçonnerait plus d'un. Elle a une voix basse, profonde, qu'une légère fêlure éraille parfois. Je chavire. J'imagine cette voix-là au moment... Son rouge à lèvres carmin comme les coquelicots de sa robe a révélé des dents d'une blancheur et d'un alignement aussi parfaits que les miens. Je t'assure, mon vieux, que si ce n'est pas une invitation à dévorer cette bouche-là, je ne suis plus le Luis que tu connais. Je suis sûr qu'elle est faite pour l'amour. Il y a un mystère à résoudre chez cette femme-là. Je le résoudrai.

En attendant, il faut que je revoie toute ma stratégie. Je t'entends te moquer mais je te dis, moi, que je l'ai effrayée. Quand elle reviendra, car elle reviendra, il faudra y aller en douceur, l'appriivoiser... mais aussi lui faire payer « la langue dans laquelle elle me plonge ». (Je ne sais plus où j'ai lu ça.)

Salut, compañero! Porte-toi bien!

Luis

J'ai eu tout le temps. Le voyage a été si long, si fatigant. J'ai supporté la frénésie des départs en vacances, l'odeur de la charcuterie, les bavardages ineptes, les considérations politiques et les hurlements des enfants dans les compartiments surchauffés, les attentes dans les gares. Éreintée, je suis descendue du train à Beaumont-sur-Garonne vers vingt-deux heures. Tout ce temps, nécessaire pour retrouver mon calme. Malgré le télégramme envoyé de Toulouse pour la prévenir de mon arrivée aussi impromptue que tardive, je n'ai pu éviter le regard soupçonneux de ma mère. J'ai prétexté la fatigue pour aller me coucher rapidement. Je sais que je ne pourrai éviter de donner des explications demain.

Je veux juste dormir. Faire taire le désordre de mon esprit. Allonger mon corps dans des draps frais. Je veux dans le sommeil retrouver la quiétude. Je veux renouer avec mon enfance dont je n'ai pourtant que le souvenir d'une mélancolique douleur, d'un ennui grisâtre même les jours de plein été. Ici, la sévérité de ma mère se chargera bien de me faire oublier que j'ai perdu la tête. Son absence d'affection me remettra dans une réalité dont je voudrais désapprendre le sens, oublier le cours.

Aimer est une vue de l'esprit. Être aimée, une chimère
pour esprit dérangé.

Dormir et ne rien attendre du jour qui vient.

Tout se déroule comme prévu.

Ma mère, sévère et intransigeante, après les avoir réclamées a douté de mes explications. Tu n'as pas à te justifier, ma petite fille, tu es ici chez toi. J'y suis aussi peu qu'elle affirme le contraire. J'ai pourtant inventé l'histoire fort plausible d'une inondation consécutive à l'explosion de la chaudière, de l'eau qu'il a fallu couper, des ouvriers qu'il faut attendre. Assertions calmement émises qui ont provoqué chez elle un amincissement des lèvres, un regard dubitatif, un vague borborygme et comme toujours chez moi, le sentiment coupable de n'être pas crue. Jamais. Et d'entendre, bien que non prononcée cette fois-ci, la litanie de mon enfance : cesse donc avec tes mensonges, veux-tu ?

Dans les draps frais, je n'ai pas résisté au désir de caresser le bas de mon ventre. Je voulais ne penser à rien. Juste la caresse de ma main entre mes cuisses. Mais quand le plaisir est venu, c'était sa main sur mon sexe, mon sein, son visage penché sur ma bouche, son éternel sourire au coin des lèvres. Combien de temps devrais-je subir la prison maternelle ? Combien de séances

d'essayage pour tuer le temps? Ma mère, depuis ma plus tendre enfance, à défaut de m'aimer ou est-ce de me dire son amour, m'habille de robes superbes. Combien de visites au voisinage pour que ma sérénité revienne? Combien faudra-t-il de caresses nocturnes pour apaiser ce désir qui ne me quitte pas?

Quel tribut dois-je verser pour m'installer à nouveau dans le cours ennuyeux de ma vie?

J'ai huit ans. Je porte une robe jaune. Je suis assise dans la brouette que pousse mon père. Je tiens dans mes bras un jeune arbre. Prends-en soin, dit mon père, c'est un enfant. J'essaie en même temps de tenir les outils qu'il a placés près de moi. Je bouge et fais tanguer la brouette. Ils tombent. Mon père rit. Murmure que je suis un bien piètre jardinier. Mais qu'il me garde tout de même comme apprentie, car je suis sa fille chérie. Mon plaisir, intime, touche à l'universel. Dans les yeux doux de mon père, il y a tout l'amour que je ne lis jamais dans ceux, gris-métal, de ma mère. Ce doit être ainsi. Dans notre famille, l'amour est tout entier dans le regard de mon père. C'est lui qui le donne. Ce jour-là, nous plantons le tilleul platane. Mon père me dit en secret que c'est notre arbre pour toujours, qu'il est à nous et nous apaisera quand nous aurons du chagrin. Je n'étais pas là quand mon père est mort sous ses branches. Avait-il du chagrin ou était-il simplement venu se reposer? Rien ne m'apaise plus aujourd'hui. Ni la remémoration de mon père. Ni les longues heures que je passe à lire sous notre platane. Ni l'évocation du moindre de mes nombreux souvenirs avec lui. Même à l'image de mon père se substituent celles de quelques pauvres moments avec un trop jeune

homme. J'aurais dû rester à Saint-Mont. Affronter la réalité. Il est de toutes mes nuits. Nous faisons l'amour. Il fait de moi sa chose. Je ne sais pas lui dire non. Je ne veux pas lui dire non. Je croyais que l'éloignement guérissait les passades ridicules. Ce qui n'aurait dû être qu'une amourette de vieille fille devient une passion qui me dévore.

J'étouffe.

Une lettre d'Anne-Marie pour moi. Elle regrette. Ça la rend triste. Elle ne peut m'accueillir à la fin du mois. Elle part pour le Nord de la France passer des vacances qu'elle ne désire pas dans sa belle-famille. Douce et dévouée Anne-Marie. À partir du vingt août, si je peux. Mais il y aura la rentrée à préparer. Mon nouveau poste et la jeune collègue nommée pour me seconder à former. Rester à Beaumont? Affronter les sarcasmes de ma mère. J'ai menti, parlé des travaux à surveiller. Supporter dans son regard sa réprobation. Cesse donc tes mensonges, veux-tu? Partir. Affronter. Douter et souffrir.

Une lettre de mon frère pour ma mère. Gilbert annonce son arrivée. Une mission en France. Une opportunité qu'il saisit pour venir passer trois jours auprès d'elle. Un ami l'accompagne. Un ami! Chez notre mère qui déteste autant les situations imprévues que les invités inconnus? Gilbert qui n'est pas venu depuis deux ans. Les permissions, rares, et la loi militaire qui interdit de quitter le territoire indochinois. Gilbert, lui confier ce qui ne peut l'être. J'aime sans être aimée. Je désire sans être désirée. Je suis prête à tout, mais rien ne m'est demandé. Gilbert va s'inquiéter. Être écoutée. Faire de

celui dont je recueille la moindre parole depuis l'enfance mon confident. Inverser les rôles. Une fois. Dire qu'un très jeune homme chambarde ma vie. Qu'un Espagnol juvénile hante mes nuits. Être écoutée pour exister.

Je suis une femme libre. Je peux de cette passion faire ce que je veux. Je peux de ce jeune homme faire ce que je veux. Je veux qu'il fasse de moi ce qu'il veut.

Je veux qu'il me veuille.

Saint-Mont, le 16 juillet 1952

Mon cher Pierre,

Je tue le temps. Tu ne peux imaginer la longueur des journées. Depuis le début du mois, Saint-Mont est une fournaise. La brume de chaleur est si épaisse qu'elle masque les Pyrénées et m'enlève du coup la beauté du paysage depuis ma fenêtre. Rien ne me sera épargné!

Elle n'est toujours pas revenue. Les conversations se sont calmées. La femme du médecin a reçu une carte où elle écrit avoir dû se rendre auprès de sa mère plus tôt que prévu. Je n'en crois rien. C'est moi qu'elle a fui. Elle ne perd rien pour attendre. Je vais lui faire payer au prix fort ce temps qui ne passe pas.

Il y a tout de même quelques points positifs à ma situation peu enviable. D'une part, j'ai sympathisé avec Marguerite, la fille du boulanger. Elle m'a déclaré tout de go : « vous ne me plaisez pas, mais nous pouvons être amis. Cela calmera ma mère et vous permettra de faire ce que vous voulez. Vous pourrez compter sur moi ». Elle a précisé, « pour tout ». J'ai

cru un instant mon projet mis à jour. Mais non. Je pense plutôt que ça arrange le sien ! Encore un mystère féminin qu'il me faudra éclaircir.

D'autre part, en me rendant chaque jour à la poste, j'ai pu flâner l'air de rien près de la maison de Gilda. Elle se trouve dans une ruelle calme, très calme même. D'une présence discrète qui sied à sa propriétaire, elle a des volets d'un étonnant vert vif. Devant, des parterres de fleurs désordonnés. À l'arrière, un potager où les légumes sont alignés au cordeau. Fouillis et rigueur, séparés par la maisonnette. Je te dis que cette femme n'est pas que ce qu'elle montre d'elle-même ! Enfin le clou est la découverte, au fond du jardin, d'un portillon dont la clef est visiblement perdue et qui ouvre sur des champs au-delà desquels serpente un chemin qui ramène à Saint-Mont après une marche d'une bonne demi-heure. Si je suis entré dans le jardin en son absence ? Bien sûr, sinon comment pourrais-je te donner tous ces détails ? Il faut bien que je m'occupe !

Ce que je n'ai pas encore trouvé, c'est le prétexte pour passer du temps, seul avec elle. Je cherche. Je te laisse, c'est l'heure du courrier. Je vais continuer à vadrouiller devant chez elle. Les volets finiront bien par s'ouvrir.

Bon vent, amigo !

Luis

Ils sont arrivés vers midi. Gilbert, en découvrant ma présence, a éclaté d'une joie exubérante. Son ami s'appelle Charles. Il est resté en retrait. Gilbert m'a prise dans ses bras. Nous avons dansé sur les graviers du jardin. Le cinglant « ne vous donnez pas en spectacle » maternel nous a stoppés net, mais n'a pas empêché notre regard complice ni la grimace de mon frère. Gilbert a dû prévenir Charles, il n'a pas eu l'air surpris. Il a fallu passer à table. Le repas n'attend pas. Gilbert a pris mes épaules. Le flot ininterrompu de ses questions me dispense de répondre à une seule. Le temps de monter l'escalier, j'oublie Saint-Mont et ses habitants. J'oublie d'avoir mal. J'oublie d'avoir peur.

Trois jours de promenades à vélo sur le chemin de halage, de baignades dans la Garonne, de fous rires. Trois jours à ne rien faire. Parler littérature avec Charles, du métier de menuisier et pourquoi pas d'ébéniste que Gilbert reprendra après la guerre, du mariage de la fille Carrère, de celui d'Elisabeth d'Angleterre, parler encore avec Charles, poésie. Mais aussi ne parler de rien et ne rien faire. Écouter l'air qui bruit sous les arbres. Ne pas donner d'importance aux attentions de Charles. Faire semblant

de ne pas voir le regard de Gilbert, triste. Attendre qu'il parle.

Il parle le dernier soir.

Il raconte. La guerre en Indochine. La peur au ventre tous les jours, toutes les nuits, tout le temps. Les opérations banales qui se transforment en carnage. Les hommes qui tombent. La vie militaire qu'il n'a pas choisie. L'insouciance des enfants qui jouent à la guerre dans les rues. Le surgissement de l'épouvante. La guerre qu'il déteste faire. L'interdiction de le dire et de le montrer. Son amitié pour Charles, le frère élu. Ils sont nés le même jour. Un signe pour Gilbert! Et dans cette boue, ce chaos, Mai Anh. Fille d'un professeur à l'Université, francophile. Le père de Mai Anh tué par une bombe. Il l'a épousée. Elle n'a que lui. Il l'aime. Charles en témoigne.

Notre mère le met dehors. Dans sa maison, jamais.

Je quitte moi aussi la maison de ma mère.

Gilbert, Charles et moi nous sommes séparés sur le quai. Ils sont montés dans leur train. Mon frère affichait une tristesse soulagée. Charles a embrassé ma joue, il m'a regardée. Il espère me revoir. Il se retourne sur le marchepied, me fait un dernier signe. Que sais-je de lui ? Il aime la littérature et la poésie. Il paraît plus jeune que Gilbert. Plus chétif, plus fragile. Il ne l'est pas. L'école militaire l'a happé, il n'a pas eu le choix, tradition familiale. Saint-Cyr, la guerre, Gilbert qui le tire, blessé, à l'abri de la mitraille, lui sauve la vie. Ils se regardent tels deux Indiens qui ont incisé leurs poignets. L'un est toute élégance raffinée, l'autre n'est que générosité brouillonne. Ils se complètent. Charles est capitaine, Gilbert simple sergent. Le rapport hiérarchique ne change rien à leur fraternité consentie. Par la fenêtre ouverte, Charles me tend son recueil de poésies dans lequel Gilbert glisse la photo de son mariage. Dans le vacarme du train qui démarre, je lis sur ses lèvres plus que je n'entends : elle est enceinte.

L'inflexibilité de ma mère a fixé la date de mon retour à Saint-Mont.

Je sais les mauvaises raisons pour lesquelles je désire rentrer chez moi. Si je m'impose de maîtriser le temps, rester un jour ou deux à Toulouse, je maîtriserai mes émotions. Acheter des livres, visiter la ville. Réfléchir. À rien. Ma pensée obsédée me ramène là où je voudrais ne pas aller. Je peux demander ma mutation. Enseigner partout. Il y a des postes en Algérie. Personne ne veut y aller. Je ne déplaïs pas à Charles. Inutile évocation. Je ne sais pas donner ce que je n'ai pas. Je vais rentrer. Il ne sera plus là. Il sera parti. Le notariat ne lui plaît pas. Il n'a plus rien à faire à Saint-Mont. Je ne le reverrai pas. Il est amoureux de la fille Perrégaux. La boulangère est arrivée à ses fins. Parle déjà mariage. Il ne s'est pas aperçu de mon absence. Il sera notaire à Saint-Mont. Je cesserai de le voir. J'oublierai. Je retournerai à ma vie. Mes élèves. Son ennui.

J'ai la nausée. Il fait chaud dans le train du retour.

Saint-Mont, le 22 juillet 1952

Hola Pedro,

Les volets sont ouverts! Depuis ce matin. Je n'ai tout de même pas osé sonner. Je ne vais pas la faire fuir une deuxième fois. Je ne suis pas à quelques jours près.

J'ai trouvé!

C'est en commençant à copier et rédiger des actes pour mon oncle que l'idée m'est venue. J'ai fait des fautes, ce qu'il n'a pas manqué de me faire remarquer. J'ai immédiatement adopté une mine contrite, expliqué que j'étais bien désolé qu'il s'en rende compte et qu'en effet l'orthographe et la grammaire sont mes points faibles. Le lendemain, je suis entré dans son bureau, ai déclaré que j'avais la solution. Tu auras noté, j'en suis sûr, la subtilité de ma stratégie en deux temps. Pourquoi ne pas tirer parti de mon séjour à Saint-Mont pour prendre des cours de français avec son amie Gilda? Il m'a félicité pour mon initiative, ma volonté de perfectionnement qui est le propre des gens courageux. Je crois qu'il voulait dire des Lepoivre. J'ai baissé les yeux.

L'idée lui a paru excellente sous réserve que Gilda accepte, car elle met sûrement ses congés à profit pour se reposer.

Je prends le pari avec toi qu'elle acceptera.

À suivre.

Luis

Nous sommes en 1952. J'ajoute un été à l'été précédent. Mon frère fait la guerre. Ma mère nous déteste. Je suis la belle-sœur d'une Indochinoise que je ne connaîtrai jamais. Demain la tante d'un enfant que je ne connaîtrai pas non plus. Je m'appelle Gilda Maurel. Qui cela intéresse-t-il? J'enseigne, mais une autre pourrait le faire à ma place. Le sein rond, un peu lourd. Plutôt grande pour notre époque. Des yeux verts. Des cheveux bruns bouclés. Des atouts pour plaire. Que m'importe le regard des hommes! Que m'importe de le sentir dans mon dos, aller de mes chevilles à mes hanches! Il n'est pas parti. Georges l'a vu devant la maison. Il fait chaud. J'ouvre le bouton de mon chemisier. Je guette la ruelle derrière mes volets clos. Pas une goutte d'eau depuis mon départ. Le jour, je lis sous la tonnelle, près du puits. Un semblant de fraîcheur. Marguerite Perrégaux est en vacances chez une amie. L'étude d'Albert reste ouverte pendant l'été. Avec son père, Georges s'est occupé du jardin en mon absence. Le soir, j'écoute des concerts à la radio. Une pièce de théâtre parfois. La nuit, je garde la fenêtre de ma chambre ouverte en grand. J'entends la chouette et les bruits nocturnes faits de glissements, de feulements, de crissements qui me tiennent éveillée. Allongée, nue.

Je ne l'ai pas vu depuis mon retour. Je suis anesthésiée. Je me consume. Je le veux et ne le veux pas.

Albert Lepoivre est passé ce soir. Une requête. Des cours de français pour son neveu. Il fait des fautes. Trop, pour un garçon si brillant. Deux fois par semaine serait un bon rythme. Je m'entends proposer trois. En fin de journée, après son travail à l'étude. On peut commencer demain. Il n'en espérait pas tant. Je n'espérais rien. Le revoir. Une heure et demie.

En tête-à-tête.

Résister.

Une vue en couleur des Pyrénées. La montagne au fond, comme artificielle. Au premier plan, les moutons dans la plaine. En bas à droite, d'une écriture cursive faussement manuelle, «L'été est enchanté à Saint-Mont-des-Pyrénées».

Gagné! Elle a dit oui. Je commence demain.

Salut, compañero!

Luis

Il arrive à l'heure convenue. Ses cheveux ont poussé. Il me serre la main. Je dis bonjour Monsieur Lepoivre. Il éclate de rire. Monsieur Lepoivre, c'est mon oncle, moi c'est Luis. Merci de me donner des leçons. Vous avez manqué à tout le monde. On se demandait où vous aviez disparu. Je ne suis pas disposée à répondre. J'explique chez ma mère... J'ajoute pour voir mon frère. Il dit ah! Où s'installe-t-on? Nous allons sous la tonnelle. Il l'embrasse du regard. C'est romantique! Il guide la conversation comme il a guidé la valse. Nous commençons. Il est appliqué. Une dictée à laquelle Georges aurait eu dix.

Il lit un texte. Le ton est juste. La compréhension évidente. À la question lisez-vous beaucoup, il répond oui. Je me demande d'où viennent ses fautes. Il lève la tête. Nos regards se croisent. Le sien est malicieux. C'est à cause de l'espagnol. Je baisse les yeux. Je suis perdue. Il devance mes pensées. Il me prend à moi-même.

À la fin de la leçon, il a rassemblé ses affaires sans précipitation. Il a souri. Seul un coin de sa lèvre se relève. C'est dans cette asymétrie que se glissent un rien de moquerie, un soupçon de timidité et d'arrogance

mêlées. C'est l'endroit de sa bouche où je voudrais poser mon doigt. Sous la table, mes mains moites froissent le tissu de ma robe.

Demain, pas de leçon. Demain est un jour vide.

Mon cher Pierre,

J'ai été parfait. Une certaine distance souriante dont je suis assez fier. Concentré et présent. Elle a quand même failli me faire tomber dans un piège. Elle m'a demandé si je lisais beaucoup. J'ai dit oui un peu trop rapidement. J'ai vu le doute dans ses yeux. Avant qu'elle ne commente, j'avais glissé que c'était à cause de l'espagnol. J'ai pris bien soin de faire des fautes dans la dictée.

De près, elle me fait bander dans son rôle d'institutrice concentrée et sévère. Aucune de celles que j'ai séduites à la fac ne lui arrive à la cheville. C'est très bien qu'elle ait déjà pris ses vacances, cela me donne quelques mois jusqu'à Noël. Je peux me lancer à sa conquête sans la brusquer, car je sens qu'elle peut se rétracter. Elle me fait penser aux anémones de mer qui se referment dès qu'on les effleure.

Eh non, mon vieux! Je ne te donnerai pas ma place. Même si elle garde ses mains bien à plat sur son livre ou sous la table, je te parie que ces mains-là seront bientôt autour de mon cou.

Salut, porte-toi bien!

Luis

Je prends la micheline une fois par semaine pour Oloron-Sainte-Marie. Je vais à la bibliothèque. Je lui ai proposé de rapporter des ouvrages pour lui aussi. Je les lui remettrai demain. Il est à la gare. Son oncle et sa tante m'attendent pour dîner. Aucune protestation n'est ni ne sera admise. Il prend les livres et mon coude en riant. J'ai abandonné l'idée du ridicule. Un très jeune homme tient mon bras. Si cela me donne du plaisir, me flatte, cela ne donne pas de sens à ma vie. Cela ne me rend pas plus utile. Je ne suis pas sa femme. Il ne se passera rien entre ce presque enfant et l'adulte que je suis. Qui est-il pour révéler en moi une gâité que je ne soupçonnais pas? Elle jaillit, source si longtemps retenue derrière le barrage des convenances. Elle monte de mon ventre à ma bouche, ruisselle le long de ma peau. Ai-je jamais ri avant? Je le vois un jour sur deux. Il est identique à lui-même. Appliqué. Attentif. Je ne suis que sa répétitrice. C'est ainsi qu'il pense à moi. Il fait des progrès de jour en jour même si parfois il semble oublier une règle que je croyais acquise. Marguerite Perrégaux est rentrée de vacances. Il doit se rendre à la fête d'un village proche avec elle. Ils iront à vélo. Ils seront enjoués. Insouciantes. Beaux. Pleins de vie. Ils seront sans moi. Je n'ai plus l'âge

que l'on me propose d'aller danser. Je suis jalouse. Ça me prend. Je voudrais m'en défendre, mais ne peux rien contre la pince qui serre ma gorge. S'il m'arrive de rêver, la réalité me fait revenir à moi-même. Avec violence. Comme une main invisible qui projetterait mon visage dans une direction interdite. Vers un lieu où il n'est pas. Le dîner est très joyeux. Peu importe si ma place est étroite. Je ne la donnerai pas. Ils me raccompagnent tous les trois. Promenade digestive. Il fait chaud à onze heures du soir, comme en plein jour. Ils me quittent devant chez moi. La rue est vide. Mon lit est vide. Je me caresse. Mes cheveux collent à mes tempes. Je le nomme dans un cri que l'oreiller étouffe. Si la jouissance est un plaisir, elle est une douleur, quand elle naît du vide qu'elle étreint.

L'été a trouvé son rythme. Si lent. Georges me rejoint le matin. Nous jardinons ensemble. Il est heureux. Me parle de ses lectures. Intelligemment. Me demande des livres. Je nourris autant que je peux sa curiosité. Il est mon compagnon. Les jours où Luis ne vient pas, je lui propose de revenir l'après-midi. Il est là vers quatre heures. Nous lisons ou jouons aux cartes en écoutant de la musique. J'aime cet enfant. Sa gravité. Sa tendresse. J'ai conscience de ce que je représente pour lui. Il est avide de connaissances. Il m'aime comme seuls les enfants peuvent aimer. Inconscients du pouvoir qu'ils détiennent sur nous. Sans questionnement. Sans réserve.

Le ciel souvent devient noir, gronde. Mais rien ne se produit. L'orage ne vient pas. La terre est craquelée, sèche, poussiéreuse sous les pas. L'arrosage n'y fait rien. Le père de Georges dit qu'il faut économiser l'eau. Le jardin souffre. C'est un été violent. Tout semble suspendu. Chaque jour, j'espère un lendemain meilleur. Pas plus que l'orage ne vient l'apaisement. Je m'installe sous la tonnelle. J'entends le grincement du portail sur ses gonds. Bruit familier et doux. Il vient à moi. Je l'attends. Mon calme n'est qu'illusion. Je le sais là et pourtant sa

présence me surprend toujours. Il apparaît dans mon regard baissé. Je vois d'abord ses jambes. Je serre un peu plus fort mon livre. J'atténue mon sourire avant de lever la tête. Je le voudrais neutre, simplement amical. Je le sais crispé, faux. Tout en moi est semblant. Je voudrais danser avec lui sous la tonnelle. Il faudrait que l'orage vienne cette nuit. Nous nous installons, reprenons la leçon précédente, j'écoute ses remarques. Toujours pertinentes. Je réponds à ses questions, malignes. Parfois, je surprends son regard posé sur moi comme s'il cherchait à déchiffrer quelque chose. Ce soir, il a désigné ma cicatrice au coin de l'œil, il a tendu un doigt. J'ai cru qu'il allait me toucher. J'ai réprimé un mouvement. Vers lui. Sa main sur mon visage. Le temps qui s'efface. Les ombres qui s'éloignent. L'envie de vivre et de pleurer.

Une grosse goutte de pluie est tombée sur son cahier, l'encre bleue s'est étalée comme la mer.

Saint-Mont, le 2 août 1952,

Ça y est, mon vieux, elle est à moi. Quelle nuit! J'en étais sûr, sous ses allures distantes, son aspect glacé, elle est le feu. Ne te l'avais-je pas dit? Elle se donne et me donne comme aucune femme jusqu'à ce jour ne m'a donné. Il y a au fond d'elle un trésor et c'est moi qui l'ai trouvé. À moi les nuits chaudes de Saint-Mont, car j'ai bien l'intention d'en profiter. Nous sommes début août, j'ai compté, devant moi plus de cent nuits...

Eh oui! Je sais, amigo, tu m'envies! Mais celle-là, désolé, je ne la partage pas!

Luis

J'ai regardé la tache qui s'étalait sur son cahier. Il a levé le nez, surpris. Nous avons bondi de nos chaises. Ensemble. La sienne est tombée. Nous avons voulu saisir le même livre. Sa main a frôlé la mienne. J'ai frissonné. La pluie était chaude. Nous nous sommes rués vers la maison. L'orage grondait. Le ciel a libéré des trombes d'eau. Elles se sont déversées d'un coup, ont explosé sur le sol desséché. Comme le jus des fruits trop mûrs arrachés aux arbres par le vent. Nous avons couru. Il m'a retenue quand j'ai glissé. A gardé ma main dans la sienne. Il a poussé la porte de la maison, violemment. Cheveux et vêtements ruisselants. Appuyés contre le mur, face à face, essoufflés, étonnés, son regard dans le mien. Il rit. Secoue la tête. Les gouttes tombent de ses cheveux. Des perles d'argent translucide s'accrochent aux ailes de son nez. Une au bout aussi. Tombera-t-elle? D'un mouvement de reins, il détache son corps du mur. D'un pas, il est contre moi. Mon regard dans le sien. Dire non ou vous ne devez pas. Rester muette. Il est contre moi. Son corps contre le mien. Ma peau à vif devine la sienne à travers le tissu mouillé. Sa bouche effleure la mienne. Sa langue dans ma bouche. Ses mains cherchent mon corps. Il les plaque sur mes fesses. Il m'attire à lui. Ses

mains montent, descendent, me dessinent. Mes ongles griffés dans ses épaules. Le retenir. Il va me faire l'amour. Comme la venue de l'orage. Inéluctablement. Il faut dire non. Je l'entraîne vers la chambre. Il se cogne contre un meuble. Il arrache mes vêtements. Il lèche la pluie sur mon visage. Il est habile. Je tremble. Il appuie son sexe durci contre mon ventre. Il ose des gestes que je ne connais pas. Je lui donne ce que je ne savais posséder. Il me déshabille. Je me découvre. Je suis plus nue que je ne croyais pouvoir l'être jamais. Il dit son désir à mon oreille. Des mots que je ne comprends pas. Il parle en espagnol. Lui revient la langue de sa mère. Je dis oui. À tout. Par la fenêtre ouverte, l'orage entre dans la chambre. Les volets battent le mur. La pluie frappe le sol. En moi. D'un coup. Il crie. Il râle. Je crois en lui. Ses yeux ne me quittent pas. Il sourit. Dit c'est bien. Ne t'en va pas. Si je dois mourir, c'est maintenant. Il dit *mirame*. Comment cet homme si beau, si jeune, peut-il être là? À ce moment-là? C'est un rêve. Une prison. Je vais m'évader. Rester seule. Pleurer face au vide. Mais il s'effondre dans mon cou. Le poids de son corps est bien réel. Il s'endort, à peine. S'éveille. Sourit encore. Caresse mes cheveux. Dit que je suis belle. Qu'il est heureux. Qu'il veut rester avec moi toute la nuit. Il veut faire l'amour. Encore. Il veut qu'on se tutoie. Je dis non. Jamais. Pour le garder. Encore. Pour le revoir, rien ne doit se savoir. Jamais. Qu'il parte maintenant. Si nous sommes prudents, nous pourrons à nouveau. Il dit oui, demain, je peux venir demain. Je dis ne changeons rien. Après-demain, comme d'habitude. Il dit je ne pourrais pas attendre. Il prend un air d'enfant puni. Ne m'attendrissez pas. Je dois être raisonnable pour deux si vous

devez ne pas l'être. Il dit d'accord, mais encore un baiser et puis un autre... Il n'est que désir. Le sien et celui qu'il provoque. Jusque dans l'entrebâillement de la porte, sa langue cherche la mienne. Jusqu'à ce que la porte se referme sur mon poignet, il pose ma main sur son sexe. Il dit vous voyez, je peux encore!

Cette nuit-là, après son départ, je déambule longtemps, nue, dans la maison rafraîchie par l'orage. J'effleure de mes doigts les murs, la trace humide de son dos sur la tapisserie du couloir, le meuble renversé, l'oreiller mouillé. Je m'enveloppe dans le drap qui garde l'odeur de ce qu'il m'a donné. L'impossible s'est produit. L'impossible a un nom. Pendant quelques heures, ma vie a rompu avec son cours, sa banalité. L'extraordinaire a surgi. Mais derrière la porte fermée, les questions sont obsédantes, battent mes tempes : que fait-on d'un trop jeune amant, mineur, dans un village comme Saint-Mont ? Que fait-on de toute cette envie d'aimer ? Que fait-on pour ne pas laisser la mélancolie revenir et assaillir votre solitude ? Que fait-on de la peur qui vient ?

Cette peur égale à l'immensité de mon désir assouvi et déjà renaissant.

Il montre très vite combien il est malin, intrépide. Il ose tout. Il fait de son oncle et sa tante nos complices involontaires. Il invente des prétextes. Une soudaine envie d'aller se promener le dimanche les fait passer tous trois devant la maison. Si je dois jardiner l'après-midi, ce n'est jamais avant quatre heures. Il le sait. J'aime, à cette heure du jour, m'occuper des rosiers. Quel heureux hasard! Nous n'aurions pas osé vous déranger, mais puisque vous êtes là, voulez-vous vous joindre à nous? Tout est prétexte pour prendre ma main, frôler mes doigts, mon dos. Il me regarde intensément. Son oncle et sa tante sont aveugles, à l'évidence. Tout leur échappe. Ils me remercient. Les leçons, les progrès de Luis... Ils parlent même de la confiance de Luis qui revient. J'ai honte. Je détourne les yeux. Il me cherche. Je lui fais signe de cesser, il éclate de rire. Je n'ai jamais eu vingt ans. Il me les donne. Il vient presque toutes les nuits. Il arrive par les champs, franchit le portail du fond du jardin et surgit. Parfois, je suis si absorbée par ma lecture ou l'écoute, yeux fermés, d'un concert à la radio que je ne l'entends pas. Je ne lui demande pas de venir. C'est inutile. L'espérer est inutile aussi. Soudain il est là, sans bruit, derrière moi. Il glisse ses mains dans l'échancrure

de ma robe. Je ne lui dis rien du désir violent qui jaillit. Si vague et torrent sont des mots d'une effroyable banalité, ce sont bien eux qui pourtant m'emportent. Avec la sensation d'être une coquille de noix. Je m'agrippe à son cou. Il cherche ma bouche. Je sais que cet amour est illégal. Hors des conventions. C'est un amour bancal entre un très jeune homme et une femme qui, aux yeux de la société, ne l'est déjà plus. Un amour qui, découvert, pourrait faire l'objet d'une plainte. Me ferait passer du statut d'institutrice respectée à celui de traînée. Il est plus adulte que moi, il sait de l'amour que nous faisons des choses que je ne sais pas. Mais de nous deux, c'est bien moi, qui irais en prison. Notre liaison est banale, car elle n'est rien d'autre que l'histoire d'un homme et d'une femme. Rien d'autre que deux corps qui se cherchent, se trouvent. Je sais tout cela. Je le sais. Et pourtant, sans cet amour-là, cet amour interdit, ma vie de femme rangée suivrait son inexorable et molle lenteur. Il m'a tout avoué. Les fautes dans les actes recopiés pour son oncle, la suggestion de lui faire donner des cours. Il rit. Quand je veux quelque chose, je l'obtiens. Pourquoi moi? Pourquoi pas Marguerite Perrégaux? Je crois que je l'intéresse bien moins que sa mère ne souhaiterait. Il y a donc pensé. Pourquoi moi? Parce que vous paraissiez inaccessible. Comme une proie à conquérir? Plutôt un animal effarouché à apprivoiser. Et vous avez la prétention de parvenir à m'apprivoiser? Il me semble que j'y suis parvenu, non? Il m'embrasse. Je me tais.

Septembre sera là demain. Ma remplaçante arrive de Pau. Je dois aller la chercher à la gare. Je ne pourrai pas

vous donner votre leçon. J'irai à la gare avec vous. Je vous l'interdis. Il y sera, j'en suis sûre. Il trouvera un prétexte et je ne trouverai rien à dire! Il la charmera, lui deviendra indispensable. Elle sera le nouvel animal à apprivoiser. Je me blottis contre lui. En emprisonnant son torse, je cache le tremblement de mes mains. En collant mes lèvres à sa peau, j'empêche ma bouche de hurler.

Le temps est frais ce matin. Enfin une lettre de Gilbert. Il va aussi bien que possible. Il m'envoie une photo. Sa petite fille est née à la fin du mois dernier. Tout s'est bien passé. Il l'a prénommée Martine et aussi Gilda. Elle porte bien ton prénom, comme toi elle est sage. Il écrit je suis fier, je suis heureux, ce n'est pas toujours facile. Mais je ne dois pas m'inquiéter. Irai-je, malgré tout, auprès de notre mère pour les vacances de Noël? Charles m'envoie ses amitiés et demande s'il peut m'écrire.

Je réponds tout de suite à Gilbert. Les lettres mettent tant de temps à faire le chemin entre la France et l'Indochine, entre une sœur et un frère. Je raconte la rentrée scolaire, différente des précédentes. Mon poste de directrice, la nouvelle institutrice avec laquelle je m'entends très bien, qui sait se faire aimer des enfants, dont je croyais devoir m'occuper en dehors des heures de classe, mais qui a sympathisé avec Marguerite Perréaux. Elles ne se quittent plus. C'est normal, elles ont le même âge! Elles passent tout leur temps libre ensemble. Au grand désespoir de la mère de Marguerite qui n'a de cesse d'échafauder des stratagèmes pour jeter sa fille dans les bras du neveu du notaire. Un jeune homme venu en stage

chez son oncle. À Saint-Mont jusqu'à Noël. J'écris. Des pages et des pages pour ne pas répondre à la question de Charles. Évoquer Luis sans parler de lui.

J'écris pour ne dire rien de ce qui m'habite et me hante.

Saint-Mont, le 30 novembre 1952

Cher vieux frère,

Quand je pense à la consternation qui était la mienne à mon arrivée à Saint-Mont, je ressens la même à l'idée de quitter le village dans quinze jours. Non, rassure-toi, je n'ai pas l'intention de prolonger mon séjour, mais tout de même, à toi je peux le dire, elle va me manquer. Enfin un peu. Au début quoi! Vite, que le tourbillon parisien me reprenne dans ses bras et me fasse oublier Gilda! À nous, alors, les soirées entre garçons! Préviens les Parisiennes que j'arrive.

Je peux bien te l'avouer à toi, Gilda aura compté dans ma vie. Je ne la connais toujours pas. Je fais le fanfaron avec elle, mais elle m'intrigue. Parfois même elle m'intimide. Elle est insaisissable. Quand elle est dans mes bras, c'est un volcan, elle me paraît insatiable. Puis, soudain, elle est comme absente, elle s'éloigne, je ne sais plus où elle est et, là où elle est, je n'ai pas droit de cité. Les jours de leçon, elle ne déroge pas et tant que nous n'avons pas fait au moins deux ou trois exercices, je ne suis même pas autorisé à l'embrasser sur la joue. Et veux-tu que je te dise, je n'ose

pas. Mais dès qu'elle a fermé son livre, tout m'est permis. Je lui ai tout avoué pour les cours. Cela a paru l'amuser, puis elle a froncé les sourcils. J'ai eu peur qu'elle me mette à la porte. Elle et moi savons que je n'ai pas besoin de ses leçons. En continuant à « m'instruire », que me fait-elle payer? À moins que ce ne soit elle qu'elle punit...

Elle ne me réclame jamais rien, mais quand je la rejoins, presque toutes les nuits, elle ne me le reproche pas. Elle est distante et proche. Elle est froide, solitaire et souvent triste. Nous ne parlons jamais d'avenir, mais je me demande si je ne vais pas lui proposer de venir à Noël, pour quelques jours à Paris. Tu le croiras si tu veux, mais cette femme cultivée n'a jamais vu la capitale! Ça m'amuserait de te la présenter et puis ce serait une manière de rompre en douceur... Elle viendrait pendant les vacances de Noël et pour Pâques, je prétexterais des examens... Cependant, je dois réfléchir, il ne faudrait pas non plus qu'elle s'incruste!

Salut, compañero! L'Espagnol sera bientôt là.

Luis

PS: ton télégramme vient d'arriver. Comment ça tu pars pour l'Indochine? Tes études? Ton sursis? Moi, ils ne peuvent pas m'appeler, je ne suis pas encore majeur! Mais qu'est-ce que je vais faire sans toi à Paris? Écris-moi que ça ne peut pas être avant janvier.

Il m'a proposé de venir le rejoindre à Paris. Entre Noël et le Nouvel An. Il ne met pas fin à notre aventure. Pas encore. Pas avec son départ de Saint-Mont. Il a le pouvoir d'éloigner la mélancolie. La douleur sourde, oubliée le temps de nos corps à corps. Je ne sais pas ce qu'aimer veut dire. Je sais ce qu'aimer Luis veut dire. Pour moi. Et pour moi seule. Je sais aussi que cet amour a déjà pris fin. Il a fini le jour même où il a commencé. Il a fini alors même qu'il naissait. Il a fini parce qu'il était impossible et qu'il s'est produit quand même. Aujourd'hui, j'ai lu aux enfants le conte de la petite fille aux allumettes. Je suis la petite fille aux allumettes. Notre amour est ainsi, une allumette trop vite consumée dans le froid de l'hiver. Consumée sans me réchauffer. Consumée dans sa vingtaine à peine naissante et ma trentaine que six années ont déjà entamée. Je l'aime. Je le sais. Je l'aime monstrueusement, sans retenue, sans recul d'un désir qui, sitôt assouvi, se régénère. Je l'aime comme une petite fille éperdue. Une ridicule petite fille perdue que regarde l'adulte hébétée. Je ne lui dis rien de cet amour. Je ne lui montre rien de cette folie. De cette douleur livide que je peux identifier comme de l'amour. C'est de l'amour. C'est mon amour pour lui. Mon amour pour Luis.

Le rejoindre à Paris. Sa proposition rend supportable l'idée de passer Noël avec ma mère. Malgré tout.

Mes yeux se sont décillés en arrivant sur le quai à Beaumont. Une nausée. Une fulgurance. Une évidence.

Crise de foie, a dit ma mère. Tu as compris de quoi il s'agit? a dit le Docteur Gilles. Non, ne me demande pas ça, ma petite fille. J'en ai trop vu pendant la guerre. Je te trouverai peut-être une adresse, c'est tout ce que je peux faire. Mais moi, jamais.

Sous l'oreiller, j'ai enfoui mon billet pour Paris. Comment lui dire?

Ce n'est plus de la peur. Celle d'aimer d'un impossible amour. D'aimer qui ne devrait l'être. Peur de perdre ce fil qui me tient. Ne rien lui dire. Ne rien lui montrer. Ne rien lui donner. Cacher cet amour. Me cacher de lui. Espérer que cacher me sauve. De moi. De lui. Mais il est en moi, nos sangs unis, nos sangs mêlés. Mélange interdit. Personne ici-bas ne m'accordera ce droit-là. Honte et déshonneur. Je porte en moi la vie.

Je porte en moi l'idée de ma mort.

Ce qui m'habite n'est plus la peur, c'est l'effroi.

Une autre gare, un autre quai, inconnu. Et s'il n'avait, repris par sa vie parisienne, plus envie de me voir? Un homme s'avance vers moi. Il porte un chapeau à larges bords, une moustache. C'est lui. Le même. Différent. Je perds le souffle. Sa main sur mon épaule. Je tremble. J'ai froid. Il m'embrasse. Sur la bouche. Personne ne s'intéresse à nous. Je suis un fantôme. Il prend mon bagage, me saisit par la taille. As-tu fait bon voyage? Il me regarde amusé, sûr de lui. C'est ainsi. Il est à Paris. Chez lui. Il instaure le tutoiement comme une petite victoire. Il mène la danse. Je ne comprends pas tout ce qu'il dit dans le vacarme de la gare. Nous allons à l'hôtel. Pas loin. Chambre neuf. Je suggère qu'il m'attende dans le hall. Il me suit. Il tourne la clef, se courbe jusqu'à terre, si madame veut bien se donner la peine! Il repousse la porte du pied et déjà il m'a saisie, m'embrasse, me déshabille, défait mes cheveux. Je devrais résister, le repousser, dire nous devons parler, tout de suite, il faut que je vous dise, c'est important. Mais je me fonds en lui. Mais j'oublie. Le temps qu'il ouvre mes cuisses, j'oublie. Le temps de nos gestes retrouvés, j'oublie. Le temps de le happer dans ma bouche, j'oublie. Le temps d'un vertige, le temps de la passion, le temps du désespoir. Croire le temps, bref

de la jouissance, que ma place est dans ses bras. Illusion
de n'être pas seule.

Savoir qu'un jour je mourrai de cette passion interdite.

Quatre jours durant, je m'éveille me jurant de lui parler. Chaque soir je m'endors. Demain.

Il m'a, comme promis, montré le Paris qu'il aime. Il m'a fait en courant découvrir Notre-Dame et l'Arc de triomphe, le Louvre et la tour Eiffel. Mais il m'a surtout entraînée dans les bars du Quartier Latin, les ruelles de la Butte Montmartre et du quartier du Marais. Nous avons franchi des porches sous lesquels il m'a embrassée avant de me faire découvrir une cour pavée, une façade, un détail architectural qu'il dit être le seul à connaître. Il fanfaronne. Paris est sale. Paris est noir. Dans le ciel souvent gris, j'ai vu les clochers des églises pointer leurs flèches. Dans le froid de l'hiver, j'ai vu les gouttes de pluie clapoter dans les flaques. Nous avons sauté en riant par-dessus les rigoles, attrapé en courant des tramways, évité la foule dans le métro. Il n'a jamais lâché ma main, m'a embrassée chaque fois qu'il en avait envie, enlacée sur les bancs des jardins publics, présenté quelques amis, mais pas ses parents. Le soir du réveillon, il est arrivé après minuit. Assis au bord du lit, il m'a attirée, debout face à lui, a enserré mes jambes et posé sa tête contre mon ventre. Il m'a demandé si je n'avais pas maigri. J'ai

dit un peu. Mes mains dans ses cheveux, j'aurais voulu imprimer son visage dans mon corps. Avec cet enfant, l'enfoncer en moi, pour les garder et m'enfuir. Il aurait fallu lui faire entendre, lui annoncer.

Demain.

Le gros homme moustachu, torchon sur l'avant-bras, nous a installés dans la pénombre de son restaurant, rue des Canettes.

Il a pris mes mains froides que la douceur des siennes ne réchauffe pas. Il a dit je pars. Avec Pierre. À nouveau il fanfaronne. Il domine le monde. Du haut de ses vingt ans, il croit dominer la guerre. Je reviendrai. Tu reviendras à Paris. Il regarde par-dessus mon épaule. Il nous ment. Je retire mes mains. Cacher leur tremblement. Boire et cacher la peur. Et toi, tu voulais me parler? D'une voix inaudible, articuler que non. Je n'ai rien à dire. Je n'ai plus rien à annoncer. Rien de cet enfant qui vient en moi. Rien du hurlement qui pousse, vénéneux, et meurt dans ma gorge. Rien de cet écoulement lent de la douleur dans les veines. Rien de la suffocation qui obstrue les poumons. Rien du vide qui me rend aveugle et sourde à lui, aux autres, au monde.

Je l'ai aimé. J'ai aimé celui qui ne m'était pas destiné. Je l'ai volé aux lois élémentaires de l'amour, de la société, de la bien-pensance. Il m'est repris. Il ne me reste rien. Je suis seule. Hagarde. Je suis face à un puits dans lequel je veux briser mes os.

Dans le taxi qui m'amène à la gare, j'oublie que nous avons fait l'amour avant qu'il ne parte au matin sans se retourner. J'oublie que je n'ai pas joui. Je serre les poings. Mes ongles dessinent dans la chair des croissants où le sang affleure.

Nous sommes le 3 janvier 1953. J'ai trente-six ans. Je repars vers la banalité de ma vie solitaire. Il était ma part d'extraordinaire. Je ne le reverrai plus. Je ne peux vouloir l'enfant que nous avons fait. Il ne me reste rien de lui. Pas même sur une photo le sourire qu'il m'aurait destiné.

7 janvier 1953/

Serai gare Tarbes ce jour STOP Train 4 heures 37
STOP T'attendrai buffet gare STOP Viens stp STOP
Gilda

Ce n'est pas l'enfant que tu seras que je ne veux pas. C'est avoir un enfant. Je rêve d'un jour où les femmes pourront décider de la maternité. Quand bien même Luis aurait voulu, comment lui imposer d'être père à vingt ans? Je me sens coupable. Coupable de n'avoir pas été vigilante pour deux, prudente pour deux. Je ne peux pas être la directrice de l'école et la fille-mère de Saint-Mont. Tout le monde voudra connaître le nom de mon amant. Tout le monde nous rejettera, nous repoussera, se moquera de toi, te traitera de bâtard. Je sais que si je te laisse prendre vie, tu grandiras comme une personne digne. Une personne dont je serai fière. Mais je ne pourrai pas te donner l'envie de vivre que je n'ai pas. Je devrai t'aimer pour deux.

J'en ai la capacité, mais pas la force.

Tarbes, mercredi 7 janvier 1953

Ma bien chère Gilda,

J'ai été à la fois heureuse et bien triste de te voir. Tu as raison, c'est un cauchemar. Mais tu dois prendre soin de toi. Tu dois manger. Il n'est pas normal de maigrir ainsi.

La belle-sœur de ma voisine est la personne qu'il te faut. Apprête-toi à venir à Tarbes. Je t'attends samedi en huit. Je t'accueillerai au train du soir. Apporte du linge et deux cents francs.

Je t'en prie, d'ici-là, soigne-toi et nourris-toi.

Je t'embrasse.

Anne-Marie

Par la fenêtre du train, j'ai découvert Anne-Marie cherchant à me distinguer derrière les vitres qui défilent trop vite. Son visage inquiet ne m'a pas bouleversée. Elle a fait ce qu'elle a pu. C'est foutu. Extérieurement, je suis trop calme. À nouveau ce terrible et bienfaisant sentiment de solitude dans la foule. Je pourrais soudainement n'être plus là. Cet homme qui vient de m'aider à descendre ma valise ne s'en apercevrait même pas. Il est galant. Il croit avoir aidé une femme. Il ne sait pas que j'ai déjà disparu. Je suis un fantôme. Les gens qui m'entourent sont d'un autre monde. Ils parlent, se parlent, s'interpellent, s'enlacent, sourient, se sourient, ils sont béats et bêtes, ils sont heureux et normaux. Je ne suis ni heureuse ni normale. Je ne rêve que d'automnes et d'hivers qui ne finiraient jamais. Sous le plus puissant des soleils, j'ai froid. J'aspire à une grisaille toujours plus sombre. Je veux être happée. J'ai encore maigri. Je vais disparaître. La voisine d'Anne-Marie est venue lui dire ce matin que sa belle-sœur a été arrêtée hier soir. Dénoncée sûrement. Heureusement, dit-elle, sinon que se serait-il passé à notre arrivée ?

Rien de pire.

Depuis quelques jours une nouvelle sensation. Je sors de moi-même. Je me vois agissant. Je fais la classe et je me vois la faisant. Dédoublée. Autre. J'ai surpris le regard de Georges, inquiet posé sur moi comme un papillon. Il a baissé les yeux. Une pauvre mimique vite disparue. Cela ne m'a pas émue. Si cet enfant que j'aimais tant ne m'émeut plus, qui suis-je? Que suis-je devenue? Anne-Marie a pris un rendez-vous pour moi chez son médecin. Il nous attend. Trop maigre, trop fatiguée. Vous êtes enceinte de trois mois ou presque. Il consulte mon dossier. Remonte ses lunettes sur son front. Me regarde sévèrement. Il n'est pas très aimable, mais efficace et sûr de lui.

Aucun recul n'est possible. Faire face. Cacher ma grossesse. Me taire.

J'ai cinq ans. Sous le cerisier. Hissée par mon père sur ses épaules. Mon visage dans les feuilles, perdu dans la multitude des billes rouges, brillantes, gorgées de vie. La main de mon père enserre ma cheville. J'agrippe ses cheveux. Il tient, à hauteur de son visage, un panier d'osier. Je jette les fruits, dont je n'ai pas décoré mes oreilles, dans la corbeille. Je suis la reine du royaume des cerises. Le soleil à travers le feuillage dessine des flaques dansantes et lumineuses sur nos joues, nos fronts, et surtout dans mes yeux éblouis par la force de mon père.

Je suis dans une douleur qui porte son nom depuis que Luis est parti. Entrecoupée de brefs instants d'une paix vacillante. La plupart du temps, c'est un bain glacial dans lequel ma peau flétrit et mes os rétrécissent. En m'abandonnant sans savoir qu'il m'abandonnait, il m'a enfermée dans une souffrance froide. Elle me tient vivante. L'enfant qui pousse en moi est un liseron. Plante délicate autant que parasite. Elle s'agrippe aux parois de mon utérus. Elle ne me fait plus peur. Je suis au-delà. Je dois me préoccuper d'elle. Je vais devoir l'aimer pour deux. Où trouverai-je la force ?

Anne-Marie me dit tu as du courage. L'absence de choix n'est pas courage. Ma prison est-elle plus terrible que celle où est entrée l'avorteuse ? À Saint-Mont, les gens que je croise me parlent, pensent que je suis redevenue distante. Ils ne voient pas la paroi de verre entre eux et moi. Ils me croient sur la même route qu'eux. Mais la mienne est parallèle. Fausses raisons, prétextes, allégations, tout est mensonge. Je forge des arguments pour démissionner de mon poste, quitter Saint-Mont, empêcher ma mère de venir pour Pâques.

Il faut que je cache, que je me cache. Je mens.
J'apprends à doubler mon langage d'une autre vérité.
Mon visage est un masque.

Je donne ce que l'on attend de moi. Je n'accepte rien
de ce que l'on veut me donner.

Voilà quelques jours que l'enfant bouge. Ainsi tu es là. Vivant. Mes souvenirs d'enfance, mes souvenirs d'insouciance reviennent. Nets. Ils m'assaillent. En plein jour, pendant la classe, pendant mes insomnies. Ils disent le temps où je ne savais pas ce que souffrir veut dire. Où je ne savais pas que la vie peut être un vertige, que le rythme du quotidien peut soudain abandonner sa route, vous détourner du tracé qui va de la naissance à la mort. Vous faire suivre un chemin de traverse où personne ne vous connaît.

Il faut que je disparaisse. Pas sûre de trouver ailleurs quelque chose qui ressemble à la paix de l'enfance.

Je ne grossis pas. Mon visage est émacié. Le temps s'écoule. Lent. Vide. Il ne se passe rien à Saint-Mont que cet enfant qui grandit en moi. Que tout le monde ignore. Madame Perrégaux, chaque matin, trouve que j'ai l'air bien fatigué. Son regard pèse sur mes reins quand je quitte la boulangerie. Elle sent un mystère. On ne la lui fait pas, pas à elle! Je la lui fais tant que je me tais. Tant que je ne dis rien, ça n'existe pas. Les Lepoivre m'ont invitée à dîner. Ils m'ont appris le départ de Luis pour l'Indochine. Devancer l'appel ainsi. Certes, un jour ou l'autre ils l'auraient convoqué, mais tout de même! Ils sont bouleversés. Ils ont peur, pour ses études, pour son avenir, pour sa vie. La femme du docteur est enceinte. Chaque jour, elle vient chercher son aînée à la sortie de l'école. Son ventre s'arrondit. Elle a toujours un mot gentil. Mon silence répond à sa bienveillance. Je n'exprime rien, mais elle m'est douce. Elle doit accoucher en juillet. Moi aussi. Elle peut le crier à la face du monde. La face du monde ne saura rien de ce qui me concerne. Je me rends une fois par mois à Tarbes pour voir le Docteur. Il me prescrit des régimes visant à me faire grossir, des médicaments pour me donner des forces, marmonne que je ne suis pas raisonnable, qu'il

faut me surveiller, que si ça continue, il va m'obliger à me reposer, ordonner mon entrée en clinique. Oui, bien sûr, je comprends. Oui, je me sens assez bien. Non, je ne me sens pas anormalement fatiguée. Oui, je vais être prudente. La vie de l'enfant, oui bien sûr. Et la mienne aussi, certainement. Je ne lui réponds pas que cette vie-là n'a plus d'importance. Plus aucun intérêt pour celle qui la porte.

La pauvreté de mes mots m'arrache le cœur. J'ai beau me plonger dans la lecture, chercher auprès de mes auteurs préférés ceux qui me permettraient de décrire mon état, décrire ma vie. Il n'en est pas. Je n'en trouve pas.

Probablement parce que le vide est vide.

Bordeaux, 12 mars 1953

Ma chère enfant, chère Gilda,

Ma cousine Anne-Marie m'a adressé un courrier dans lequel elle me parle longuement de votre détresse. Pensez bien que si Dieu vous a choisie pour traverser cette épreuve, c'est qu'il vous en sait la force et la capacité. Néanmoins, je vous crois pour l'instant plus soucieuse de voir régler les questions d'ordre matériel que spirituel. La résolution des secondes viendra plus tard.

Lorsque ce sera le moment, vous êtes attendue à Bordeaux. Vous serez accueillie, pour une somme hebdomadaire modique, au Foyer de Jeunes Filles Saint-Genès. Je peux d'ores et déjà prendre les dispositions pour votre accouchement à l'Hôpital Saint-André. Je travaille dans le service des maladies infectieuses, mais serai à vos côtés pour vous assister si vous le désirez.

Anne-Marie m'indique que vous êtes comme elle, institutrice, et que vous mettrez à profit les vacances de Pâques pour me rencontrer. C'est une excellente idée. Si vous

confirmez votre venue, nous pourrions faire connaissance et visiter les lieux dont je vous parle.

Dans l'attente de votre réponse, je prie pour vous chaque jour.

Sœur Marie-Bénédicte

À Bordeaux depuis trois jours. Logée chez les sœurs. Rien ne m'a été demandé. Respect ou volonté d'ignorance? Suis allée à l'hôpital. Examen par une sage-femme revêche. A eu du mal à croire que j'accouche en juillet. La cousine d'Anne-Marie est généreuse, enjouée. Elle est la vie. Résolument. Je lui souris. Elle me répond de ne pas m'en faire. De ne pas m'enfermer. Je découvre la ville. Au Jardin Public, je suis restée assise longtemps. Il y a quelques jours, une canicule aussi brève que brutale a prématurément bruni les jeunes feuilles des charmes. Observé le vent léger les faire vaciller. Parfois, l'une d'elle tourbillonne. Me sens telle une feuille qui tombe. Inutile. Je pourrais disparaître dans le caniveau, poussée par le geste fatigué du balayeur. Solitaire, j'observe quelques vestiges médiévaux, les immeubles XVIII^e, XIX^e et la pierre blonde de leurs façades. Admiré dans les rues adjacentes au foyer quelques belles maisons art déco. Inconnue dans une ville inconnue, je glisse ma bague à l'annulaire gauche. Cadeau de Gilbert avec sa première solde. Comment va-t-il? Comment vont Martine et Mai Anh? Où sont-ils? À l'angle de la Place Gambetta et de la rue du Palais Gallien, en levant les yeux, vu une main glisser un panneau *À louer* derrière une vitre. N'ai

pas réfléchi, franchi le porche. La concierge espagnole m'a fait visiter l'appartement. Rare, une salle de bains a été aménagée dans un recoin du couloir. Aux plafonds des moulures dessinent des motifs rectilignes. Il paraît luxueux. Trop? Il me plaît. La concierge m'envoie vers le propriétaire, un négociant en vins des Chartrons. Suis arrivée à ses bureaux cossus. Homme impressionnant, mais affable. Transaction réglée en quelques minutes. Paumes, doigts longs et fins bien écartés, à plat sur son sous-main au cuir vert usé, regard franc planté dans le mien, il a dit : question de flair, en affaires ce qui compte le plus, c'est l'instinct. Ai suivi le mien. En sortant vu un homme jeune pousser des barriques. La couleur de sa peau bronzée m'a donné à la bouche le goût de Luis. Empêché mes mains d'aller vers son torse nu. Pas senti venir le vertige. Odeurs mêlées de bois, de vin, d'animaux, du fleuve aussi. Ça va, Madame? Une voix grave éraillée par le tabac. L'étau presque douloureux de sa poigne puissante autour de mon bras. Passer la main sur mon front et passer mon chemin.

Nous avons un toit. L'enfant s'appellera Louis.

Suis rentrée à Saint-Mont. Avec Anne-Marie, nous avons mis à profit les derniers mois pour régler tous les détails de mon départ. Chaque jour après la classe, tout emballer, étiqueter, ranger, trier, jeter dix ans de ma vie. Juste avant la kermesse, prétexter un décès familial. Me faire remplacer par ma nouvelle collègue. Partir sans rien emporter. Ignorer le regard triste de Georges. Oublier qu'il a l'instinct animal des enfants. Qu'il sait sans savoir. Ne pas accoucher avant la date prévue. Me ménager. Le temps d'installer l'appartement, résider au Foyer Saint-Genès. Laisser Anne-Marie s'occuper du déménagement. Mépriser le scandale à venir. M'effacer. M'effacer sans me retourner. Sans croire à l'avenir. Vivre au jour le jour. Refuser le sentiment de honte. Retrouver un semblant de confiance. Élever l'enfant. L'aimer. Oublier. M'oublier. Me dissoudre dans une autre vie. Imposée. M'effacer.

Et dans cet effacement, trouver une raison de survivre.

Changer de nom, de visage, d'âme. Fermer la porte.
Tourner la page. Partir sans me retourner.

Ne plus rien vouloir de ce qui fut. Renoncer. Abandonner.
N'être plus celle que l'on disait connaître. Jamais. N'être
pas celle que l'on soupçonne. Ne pas connaître celle à
venir. Être moi-même, mais aussi une autre. Inconnue.
Faire taire la honte. La voix obséquieuse de la morale.

Ne pas croire avoir failli. Ignorer la rumeur qui va
poindre. Ne pas laisser mon cou fléchir sous l'humiliation.
Faire fi de toutes les Madame Perrégaux.

Ne pas serrer Georges contre moi. Croiser les Lepoivre,
la femme du docteur, les enfants. Dire au revoir, à demain.
Paraître sereine à défaut d'être enjouée. Arriver à Bordeaux.
Avancer sans croire que demain est possible. Dormir. Mal.
M'éveiller au petit matin. Main inerte sur ma peau.

Ne pas pleurer. Jamais. Juste glisser. Glisser encore.
M'accrocher à la présence d'Anne-Marie, au sourire de
Marie-Bénédicté. Sans rien leur demander. Recevoir.
Accepter ce qui est donné.

Ne pas remercier. Rendre? Un jour peut-être. Loin des regards, laisser mon ventre s'arrondir. Un peu. Permettre à l'enfant de croître. L'autoriser à occuper une place. Tirer la grille du jardin. Ignorer les roses qui déjà jaunissent. Oublier. Partir sans me retourner.

Ne plus rien vouloir de ce qui fut.

Renoncer... Abandonner... N'être plus...

Du liquide séminal de Luis aux eaux que je perds.

Nos histoires ne sont que des histoires de liquides, de fluides, de rivières, de mers et d'océans, de cascades, de flux... Les eaux qui s'écoulent de moi sont tièdes. Premier signe. Premier dialogue. Tu me dis ta détermination. Je n'ai jamais pensé que tu puisses exister. Au plus fort de mon amour pour lui, je ne t'ai pas imaginé. De cet amour, je n'ai pas désiré un enfant. Pourtant tu vas occuper ma vie. Tu es une certitude. Contre laquelle je ne peux rien. Je t'ai porté sans m'habituer à l'idée de ta venue. Tu étais en moi. Mais moi, où étais-je? Je ne veux pas te faire mal. Je ne renonce pas à l'idée d'être ta mère. Aimante. Mais en partant, il a emporté tout l'amour dont j'étais capable. Si je ne peux t'aimer, que va-t-il advenir de toi? Que peut te donner une âme desséchée? Je ne veux pas te faire mal. La douceur d'aimer m'a abandonnée.

J'ai peur pour toi.

Je veux mourir. En manifestant ton absolue volonté de vivre, tu m'en empêches. Tu me retiens d'accomplir

un geste dont je ne sais de quelle nature il serait. Ne plus être là. La mort. Le néant. Abîme sans image ni son. Cotonneux. Mon corps étendu sur du sable noir dans un univers noir, une sorte de puits dénué de souffle, de sens. Où le verbe n'est plus. Vide. Pas celui synonyme d'ennui, de médiocrité. Celui de la mort. Innommable absence.

Je mène une vie qui ne m'ouvre pas aux autres. C'est à peine si elle m'ouvre à moi-même. Suis-je malheureuse? Pas vraiment. La mélancolie est une compagne somme toute assez agréable. Je m'accommode d'elle. Nous cohabitons en bonne intelligence. Ma vie est à nouveau grise. Et cette grisaille me va bien. Elle m'enveloppe et m'enferme dans un isolement protecteur. Maintenant que tu vas être là, que va devenir cette compagne à l'odeur de poussière?

La nuit est chaude. Anne-Marie m'accompagne à l'hôpital. J'accouche dans le silence que je m'impose. À côté de moi une femme vocifère, réclame son mari et hurle pour nous deux. Rien ne m'échappe. Ni le regard inquiet du médecin, l'enfant ne descend pas. Ni les gestes brusques de la sage-femme, où est le père? Ni la douceur de Marie-Bénédicté, tout va bien.

Depuis des mois, mon corps n'a pas frémi. N'a rien montré de la douleur qu'il avait enfermée dans ses moindres replis. Elle surgit, déferle. Elle mugit, gronde en moi comme une bête apeurée. Elle déchire ma peau, coupe mon souffle, me donne la nausée, inonde mes yeux de larmes, couvre mon front, ma nuque de sueur, cogne mes reins avec une violence à chaque coup grandissante, cisaille mon ventre. Je te reconnais le droit de me faire mal.

Mon corps te retient. Ne pas te donner le jour pour te protéger. Le vouloir. Mais il n'est plus temps. Te retenir ne sert à rien. J'abdique.

Tu es une fille. Je te nomme Louise. Je te nomme enfant. Désormais, c'est à toi que je m'adresse. Désormais je ne parle plus au singulier.

Je n'existe plus.

Je est nous.

Nous. Toi et moi. Seules.

30 juillet 1953

Chère Mère,

Il est temps que je fournisse quelques explications à mon attitude de ces derniers mois. Derrière mon silence, mon absence, mes mensonges, un homme. Trop jeune. Trop beau. Trop vif. Un amour qui m'a dévorée. Aujourd'hui, Louise, née le 13 juillet. J'ai donné ma démission et suis partie de Saint-Mont. Nous vivons dans une grande ville, anonymes. Louise est un nourrisson très calme. Elle ressemble à son père dont le regard noir ne me quitte plus à travers les yeux de son enfant. Il est en elle et me désespère. Chaque jour, je fais face comme je peux. Il est parti sans savoir qu'il allait être père. Je ne lui ai rien dit, ne lui ai pas appris ce qu'il ne soupçonnait pas. Je n'ai pas voulu changer le cours de sa vie. Je ne veux pas que tu le condamnes.

Gilbert a dû t'annoncer la naissance de Martine. Te voilà deux fois grand-mère. Drôle de destin! Rassure-toi, ni lui ni moi ne viendrons nous pavaner à Beaumont avec nos enfants. Tu te demandes comment la raisonnable, la parfaite, l'exemplaire Gilda a pu en arriver là? La réponse

est aussi simple qu'ordinaire. Peut-être dirais-tu vulgaire?

Si tu veux me rejoindre ou nous voir, adresse-toi à Anne-Marie. Elle prend soin de moi. C'est à elle que je dois tout ce qui m'est bon ces derniers mois. Je n'ai confiance qu'en elle. Elle m'aide, m'accompagne, me soutient sans jugement.

Je ne peux t'en demander autant. Je ne doute pas que tu finisses par fabriquer une explication plausible pour les voisins. Les mensonges sont ainsi, plus on les raconte, plus ils détrônent la vérité.

Je sais la peine que je te fais, le désarroi dans lequel je te plonge. Mais il y a en moi tant de chagrin que je ne peux prendre ni l'une ni l'autre à ma charge.

Je te souhaite d'être en bonne santé. Je t'embrasse.

Gilda

J'écris à Gilbert, je dis presque tout. Je dis Louise sans dire Luis.

Nous sommes installées rue du Palais Gallien. Tu vis sans faire de bruit. Je te parle peu. Je fais attention à toi. Lointaine. Je m'assure que tu vas bien. Je prépare tes biberons. Mes seins vides ne peuvent te nourrir. Tu passes de longs moments dans mes bras. Tu t'accommodes de mes silences. À travers la fenêtre, nous regardons ensemble les arbres de la Place Gambetta. Le vent, la pluie de cet étrange été font danser leurs feuilles dans un ciel toujours gris. Tu poses sur moi un regard grave qui me surprend chez un être si neuf. Tu me gardes. Me protèges de moi-même. Tu m'insuffles une force contre laquelle je ne peux rien. Tu génères en moi ce qu'il me faut de vie pour subvenir à tes besoins. Je suis détachée de moi-même. Une seule certitude, si tu cesses de m'abreuver ainsi, je disparaîtrai. Anne-Marie, avant son départ, a organisé une chaîne protectrice autour de nous. Au rez-de-chaussée, la concierge, Madame Martinez, veille sur nous. Elle a la présence chaleureuse et pragmatique des gens modestes habitués à faire face. Marie-Bénédicte passe nous voir tous les jours. De tous ces maillons je sais bien que je suis le moins solide. Mais j'ai une place. Je la tiens. Chaque jour, je te confie à Madame Martinez. Je sors pour chercher du

travail. On m'a proposé un poste de vendeuse dans un magasin de vêtements. Il paraît que les PTT recrutent. Depuis que tu es née, les visages inconnus me semblent moins hostiles. Dans la rue, ils ne me forcent plus autant à détourner le regard. La propriétaire de la boutique m'a dit êtes-vous sûre que vous voulez être vendeuse? J'ai répondu non. Nous avons les moyens d'attendre encore un peu. De quoi voir venir.

Tout ce qui ne relève pas des tâches matérielles te concernant ou concernant la maison m'est indifférent. Le soir, si le temps n'est pas trop mauvais, je t'emmène au Jardin Public. Nous nous installons toujours sous le même arbre. Je pense à mon père. C'est un platane. Tu dors dans la lumière tamisée de son feuillage, je lis, sensible comme toi à ses effets bénéfiques.

Une institutrice dont le mari est nommé en Bretagne quitte son poste de l'Institution Saint-Genès. Marie-Bénédicté a parlé de moi à la directrice. Elle m'attend demain matin pour un entretien. Elle n'ignore rien de ma situation. Elle ne me juge pas. Me tend la main. Saura faire taire les mauvaises langues, calmer les mauvais esprits. Pourquoi moi ? Les yeux malicieux autant que la bouche de Marie-Bénédicté sont bienveillants quand elle me répond que les voies du Seigneur sont impénétrables.

Septembre. Considérer avec suspicion le retour à mon métier abandonné il y a deux mois. Avec étonnement retrouver une classe. Penser que mon corps va s'évanouir sous le regard apeuré des enfants. Observer. Les hautes fenêtres. Le parquet ciré. Les pupitres de bois dont les fillettes ne font pas claquer les couvercles. Leurs bras sagement croisés. Leurs tresses posées bien à plat sur leurs épaules. Respirer. L'odeur de la craie. L'encre violette. Les cahiers neufs. Retrouver. Les réflexes. La hauteur exacte de l'estrade sous le pied. Le tiroir de droite du bureau. Le registre d'appel. Le son de la cloche. La lumière qu'il faut allumer à partir de quatre heures. Le préau où courent en tous sens des élèves ivres de liberté trop longtemps contenue. Les mêmes cris, les mêmes petits drames, les mêmes passions, les mêmes silences, les mêmes amitiés nouées dans la cour de récréation. Croiser la Mère supérieure. Accepter son aménité comme une blessure. Taire sans les renier mes convictions aux parents. Être spectatrice de ma vie. La voir se mettre en place. Malgré moi. Lui être attribuée. Ne pas lui appartenir. L'accomplir comme une tâche. Consciencieusement. Dériver entre ses murs. M'accrocher à ses repères. Les horaires de l'école. Tes repas. Les jours de classe et les jours de repos.

Les apparitions quotidiennes de Marie-Bénédicte. Nos promenades au Jardin Public. Les lettres d'Anne-Marie qui propose d'arriver au volant de sa 4CV flambant neuve, et de passer quelques jours auprès de nous pour la Toussaint. Madame Martinez qui vient te chercher le matin et faire un peu de ménage. Prendre le pain. Ne pas entendre les sollicitations de la boulangère. Ne pas accepter une nouvelle Madame Perréaux. Répondre à Madame Martinez. Accepter les compliments qu'elle fait de toi. Tu es si jolie. Une enfant si sage. Ça la change de ses trois garçons. Paco, son petit dernier, ne te quitte pas des yeux. Il paraît qu'il attend que tu grandisses pour jouer avec toi aux petites voitures. Monter lentement les escaliers. M'occuper de toi. Corriger les cahiers. Écouter un concert à la radio. Assise dans le fauteuil, ne pas sentir ses mains dans mon corsage. Pleurer. De désespoir. De rage. D'impuissance. Ne pas me poser la question des regrets. Ne pas penser.

Dans mon lit, ne plus avoir de désir. Ne plus faire de rêves ni parvenir à les convoquer. Les mains sous l'oreiller, être attentive à ton souffle. Ne pas dormir. Avaler le sel de mes larmes.

Beaumont-sur-Garonne, le 13 septembre 1953

Gilda,

Peux-tu me dire ce que j'ai fait pour mériter ça? Ton frère d'abord et toi maintenant. Bien sûr que ces petites ne sont pas responsables de l'irresponsabilité de leurs parents. Tu peux bien mépriser les voisins et leur opinion, mais je ne suis pas arrivée à mon âge pour être montrée du doigt.

Me voilà grand-mère et je ne peux rien y faire. Tu le sais, j'ai le sens du devoir. J'accomplirai le mien.

Laisse-moi le temps et donne-moi des nouvelles quand même.

Je t'embrasse.

Maman

Puissé-je ne jamais te reprocher de faire contre moi ce que tu feras de ta vie. Ma mère ne sait-elle pas ou feint-elle de ne pas savoir que si nos vies nous appartiennent, elles se gardent bien de nous livrer tous leurs secrets? Elles nous mettent alors dans l'obligation de les inventer sans cesse pour les rendre tolérables. Cependant, quand l'imagination nous fait défaut, nous sombrons dans la mélancolie. De ce puisard dont je côtoie le fond, il m'est chaque jour plus difficile de revenir. J'ai rangé la lettre de ma mère. Espérant d'un espoir vain en oublier le ton. J'entre sans bruit dans ta chambre. Au-dessus de ton berceau, je te parle de mon drôle d'amour pour toi. Je te demande d'entendre que Luis, en partant, m'a rendue à ma réserve, à mon silence. Il a emporté la tendresse de mes gestes, mes élans, mes désordres.

En grandissant, il faudra que tu saches faire la part des choses.

Le chagrin est un poison. Une drogue maléfique, indispensable à ma survie. Sa dose quotidienne m'est nécessaire. Plus il me fait mal, plus j'en ai besoin. C'est un gouffre dans lequel je me noie. C'est un élixir qui me redonne vie. Il me tue, mais il me maintient en vie. Il est mon bourreau. Nuque renversée, je suis sa victime consentante. Le chagrin est une longue plainte tapie au fond de ma gorge. Qui se tait. Et qui m'étouffe. Je lui suis soumise, je le déteste, mais je le nourris pour qu'il ne me quitte pas. Je suis sa putain.

Pour la première fois, je n'accompagne pas ma mère à la messe de minuit. Pour la première fois je peux dire à quelqu'un, fut-ce toi, la seule croyance qui m'anime : Dieu n'est pas. Je pourrai, pour cela aussi, être mise au banc. Je ne prétends pas avoir raison. Je ne peux prouver ce que j'avance. Ce soir, je m'autorise librement à penser que l'idée de Dieu ne me concerne pas. Quand bien même il existerait, je n'aurais rien à lui demander. Mais je sais que s'il existait, je ne l'accuserais ni ne le condamnerais des maux qui me condamnent, moi.

J'ai refusé les invitations de Madame Martinez, de Marie-Bénédicte et même d'Anne-Marie qui nous attendait à Tarbes. Il est trop tôt, L'idée de respirer l'air des Pyrénées me fait suffoquer. Tu as maintenant presque six mois. Tu as la présence d'un papillon. Ta peau est douce, rose à peine sur tes pommettes saillantes et jaune pâle comme celle des pêches que je mangeais enfant. Tes longs cils battent sur des pupilles noires et mates. Tes beaux sourires me sont douloureux. Tu lui as pris sa mimique moqueuse. Une de ces infimes particularités qui chez lui me bouleversait. Tu retrousses le coin de ta lèvre supérieure comme si un fil de marionnette

le tirait vers le haut. Chaque jour, en toi je le vois un peu plus. Je t'aime pour cela et je te déteste aussi. Tu as pris de lui tout ce qu'il m'avait donné. Avant de partir, il avait laissé dans mon ventre tout ce qu'il m'a retiré. Nous restons seules. Dans mes bras, je fredonne pour toi les chants de Noël. Tu m'écoutes. Je te donne une poupée. Je ne manque pas à la tradition, je te parle du Père Noël. Tes mains maladroites ne parviennent pas à saisir les boules du sapin. Tu persévères. Marie-Bénédicte se joint à nous pour la promenade au jardin. Devant nous, passe un homme jeune dont la manche gauche de la veste est glissée dans sa poche. Encore un auquel la guerre a pris un membre, commente Marie-Bénédicte. Il fume la pipe. Il passe, perdu dans ses pensées. On dirait... mais non ! Je détourne les yeux. La journée blafarde qui s'étire lentement s'accorde à mon humeur.

Paco et ses frères viennent chercher leurs cadeaux. Il n'y a pas de crèche, dit Paco. Le non que je lui adresse est trop sec. Je ne voulais pas le blesser. Je ne voulais pas le faire rougir. Pourtant je n'accomplis aucun geste, ne prononce aucune parole pour le rassurer.

Ce sont des marécages bruyants, à l'eau vaseuse, malodorante. La végétation épaisse est d'un bleu luisant. Une chaleur moite emprisonne mon corps, colle mes cheveux, mes vêtements à ma peau brûlée. Marais insondables et peuplés de cris, néanmoins ils ne m'effraient pas. J'avance attirée par un chant inconnu. Ma progression est difficile. Ce n'est pas un cauchemar, c'est une nécessité. Je m'enfonce. L'eau atteint ma poitrine, mon cou, ma bouche. Mes pieds sont prisonniers de la vase. Je n'ai pas peur. Je me noie. Enfin.

Au réveil, tu es là. Tu attends patiemment que j'entre avec ton biberon.

Les rafales de février sont violentes et glaciales. Elles plaquent les passants contre les murs, retournent les parapluies. J'ai vu tanguer puis tomber une enseigne. L'homme au regard meurtri qu'elle a atteint marchait courbé dans la tourmente, il serrait autour de son cou décharné le col d'un vieux pardessus. Cet hiver encore, le journal vante les mérites de l'Abbé Pierre qui se bat sur tous les fronts afin de donner un abri aux miséreux. Au moins, à l'hôpital le blessé aura chaud et sera nourri. Des vents, si forts qu'on les assimile à des ouragans, ont déferlé à plus de cent soixante kilomètres-heure à Angoulême. À Bordeaux, on craint l'effet destructeur des éléments déchaînés sur les arbres du Jardin Public et des autres parcs. Dans ta chambre, j'ai calfeutré la fenêtre pour empêcher le souffle froid de s'immiscer. Tu es indifférente aux bourrasques tandis qu'elles font écho en moi. Elles ont la violence de mon humeur, la tristesse grise de mes jours. Hier, j'ai néanmoins profité de l'éclaircie pour t'emmener au Jardin. Selon notre immuable parcours, nous avons longé le Cours Clemenceau, contourné l'Intendant Tourny, descendu le cours de Verdun et rejoint notre arbre.

Je me suis installée. Mon pied posé sur la barre transversale de ton landau, le fait osciller. Tu babilles. Je te berce. J'ai commencé la lecture de Simone de Beauvoir. *Le Deuxième sexe*, paru il y a déjà quatre ans, continue à faire scandale. D'où mon étonnement en le découvrant à la bibliothèque de Bordeaux. Une femme parle des femmes et ose dire que notre place n'est pas choisie par nous, n'est pas digne de nous. Elle nous est assignée. Je me sens comprise. Je me sens proche de la philosophe.

Je me suis penchée vers toi pour ajuster ta couverture. Une voix interrogative a prononcé mon prénom. Avant de voir son visage, j'ai remarqué ses pieds, les chaussures et le pantalon élégants, la poche dans laquelle était pliée la manche vide, humé l'odeur de la pipe, vu la Garonne et nos promenades à bicyclette, entendu la parole enjouée de Gilbert, su que c'était bien l'homme entrevu à Noël. Il était là devant moi. Son trouble n'ayant d'égal que ma surprise.

Nos voix se sont mêlées. Que faisais-je là ? Ainsi c'était bien lui que j'avais aperçu. Que voulais-je dire aperçu ?

Rien. Je le croyais en Indochine. Il y était, mais de retour depuis six mois, d'un signe de tête il désignait son côté gauche. Ne pouvait-il nommer son infirmité? Mais déjà il s'intéressait à moi. Il ne me savait pas à Bordeaux, me proposait d'aller prendre une boisson chaude, il fallait lutter contre le froid et l'humidité qui revenaient. Non, ce n'était pas possible, je devais rentrer, te ramener, il était temps. Il s'excusait, ainsi j'étais marié. Ah, je ne l'étais pas! Décontenancé, il toussotait, sa main valide devant la bouche. Je ne faisais rien pour l'aider. Allait-il me condamner? Mais il te regardait, déjà te souriait, demandait comment s'appelle-t-il? Elle s'appelle Louise. Gêné à nouveau, il cherchait à décrire ta beauté, trouvant que tu paraissais bien sage. Tandis que je répondais que tu l'étais, Gilbert soudain s'interposait entre nous. Où était-il? Avait-il de ses nouvelles?

Rassurant, il m'a affirmé qu'il était là-bas, stationné dans le sud, qu'il n'avait pas de nouvelles récentes, mais que je devais le croire, si quoi que ce soit arrivait, il serait le premier informé.

Je veux me contenter de sa réponse.

Je me suis levée pour rentrer. Il nous a accompagnées. Je ne sais si je souhaitais sa présence à nos côtés. Le temps de refaire le chemin en sens inverse, nous avons donné l'illusion. Un homme, une femme, un enfant. Une famille. Arrivés rue du Palais Gallien, j'ai désigné la porte, c'est là. Il m'a regardée entrer, parler avec Madame Martinez. En tirant les rideaux, j'ai remarqué qu'il était encore sur le trottoir. Immobile, il observait nos fenêtres éclairées. Il veut nous revoir. J'ai hésité. Il a dit ayez confiance en moi, je veux vous aider. Je suis dans cette ville depuis six mois, tel un étranger. Je n'ai pas d'amis...

Jeudi, si le temps le permet. Au Jardin. À quatre heures.

Il nous attendait à la grille. Heureux. Il t'a saluée en te remerciant de m'avoir amenée jusqu'à lui. J'ai voulu faire demi-tour. Il me raconte Diên Biên Phù. Blessé avant l'attaque, amputé sur place puis rapatrié en France, il n'y était plus au moment du combat. Il m'explique comment, dans cette cuvette, les Français étaient forcément pris comme des rats affolés courant en tous sens. Comment ils ont dû voir leurs amis tomber à côté d'eux jusqu'à ce qu'une balle enfin les atteigne. La blessure ou la mort pour mettre fin au cauchemar. Le choix de ses mots vise pourtant à me ménager. Non, Gilbert n'y était pas. Il ne peut donner plus de précisions. Secret militaire. Il le sait. C'est tout. Un jeune engagé pouvait-il y être? Oui, bien sûr. Cela dépend de son arme d'incorporation. Pourquoi? Oh, le neveu d'amis, parti l'année dernière à Noël! Voulez-vous que je me renseigne, donnez-moi son nom? Je me lève, je dis je ne me rappelle pas, il fait froid, allons boire un chocolat. Dans le café de la Place Tourny, près du poêle en fonte, à sa demande je t'installe dans le creux de son bras. De sa main, il entoure ta cheville délicatement t'évitant tout risque de chute. Sa boisson est arrivée. Il te repose dans ton landau avec dextérité, t'explique que dans sa situation il ne peut faire deux

choses à la fois, mais que tu ne dois pas t'inquiéter, on s'y fait. Il est plus sûr de lui. L'assurance qu'il manifeste à ton encontre le fait paraître plus vieux. Tu lui décoches un beau sourire. Charles t'a prise dans ses bras. Pas ton père. Ni ton oncle. Un inconnu que déjà tu choisis. En te cajolant ainsi, il croit s'approcher de moi. En le laissant te cajoler, je m'éloigne de vous. Nous parlons des guerres qui succèdent aux guerres. De ma vie au quotidien, de Sœur Marie-Bénédicte et de l'école. À la grande horloge, une heure s'est écoulée. Une heure pendant laquelle la douleur s'est retirée. Elle revient, brutale. Je veux rentrer. Charles nous raccompagne. À la porte du Palais Gallien, il me propose d'aller au cinéma. cours de l'Intendance ils repassent Quai des Brumes, ou d'aller dîner. Mais je ne veux ni l'un ni l'autre. Il n'y a pas de place entre nous pour ce que Charles amerait y glisser. Il n'y a pas de place en moi.

Je ne veux pas faire de mal à Charles. Je veux être seule. Ne pas vouloir l'un. Vouloir l'autre. Entre les deux, que reste-t-il ?

Le visage de Luis ne peut s'estomper et laisser place à celui de Charles à la grille du Jardin. Le beau sourire, franc, honnête, gentil de Charles ne peut rivaliser avec le sourire insolent de Luis. Le sourire de Charles attire le calme, les mots prononcés sans excès, les phrases convenues et respectueuses. Le sourire de Charles n'entraîne pas un mot plus haut que l'autre. Le sourire de Luis est le reflet d'une pièce métallique dans le soleil. Il déclenche les passions, les emportements, les fous rires, la soif de bondir, de se jeter dans ses bras. Le sourire de Luis et l'envie d'aimer démesurément. Un sourire de Luis et vouloir sa main sous ma jupe. Je frissonne. Je sors ton petit corps humide du bain. Je te serre un peu fort.

Charles, ce serait simple. Charles et donner raison à toutes les Madame Perrégaux.

Charles et mourir.

De quel incroyable orgueil suis-je faite? Pourquoi n'ai-je rien dit à Luis? Pourquoi le silence? Pourquoi avoir accepté de tout perdre?

J'aime les premiers jours d'avril, leur lumière pâle, les jeunes pousses des arbres, les robes des petites filles, les passants dans les rues qui relèvent la tête. Charles trouve sa place. Il vient souvent. Un bouquet de fleurs à la main. Un mot gentil pour Madame Martinez. Un jouet pour toi. Marie-Bénédictte se fait plus rare. En sortant de l'école, je m'arrête à Saint-André. Je l'invite à déjeuner pour dimanche. Profitant d'un déplacement de son mari, Anne-Marie et son fils seront là pour quelques jours. À l'hôpital, elle passe son bras autour de mes épaules. Vous êtes moins seule n'est-ce pas maintenant? Je suis contente que vous ayez un ami près de vous.

Charles est là. Luis n'y est pas. Et la présence de l'un rend l'absence de l'autre insoutenable.

Charles franchit la porte, toute réserve effacée. Il apporte une lettre de mon frère. Gilbert rentre d'Indochine avec sa femme et sa fille. Il veut s'installer dans la ville où je me trouve. Quitter l'armée. Ouvrir avec Mai Anh un restaurant. Il sait que Mai Anh et Martine s'adapteront aux Français, mais est-ce que les Français s'adapteront à ses Chinoises, pire, ses *chinetoques*?

Qu'est-ce qui nous prédisposait, mon frère et moi, à tant de rejet ? Gilbert sera à Marseille fin juin. Martine sera-t-elle une compagne pour toi ? La famille de mon frère s'inscrit dans notre paysage comme une donnée nouvelle. Elle provoque une joie furtive. Un trait, une zébrure qui au lieu de me blesser semble ouvrir une voie. La première depuis longtemps. Je l'observe comme une chose disparue qui me serait rendue. Étonnée. La vie comme le cours d'une rivière apaisé après la crue ? Est-il imaginable que je puisse me réjouir de la survenue d'événements anodins ? Si cela s'avérait possible, ne serait-ce pas au détriment de Luis ? Je ne le veux pas. Tant que l'évoquer provoque une douleur, un possible innommable existe. Cesser de penser à lui, c'est le faire disparaître. Une deuxième fois. Je veux continuer à souffrir. Souffrir pour empêcher le vide de s'emparer de moi. En totalité.

Fin de l'année scolaire. Toutes les écoles, où qu'elles se trouvent, souscrivent au même rituel : la kermesse. Même excitation. Même estrade. Seule la couleur du papier crépon change. Mêmes discours ampoulés. Mêmes mimiques crispées. Mêmes larmes. Celles des enfants. Des parents. De joie. De déception. Même chaleur. Mêmes chansons. Compliments et autres récitations. Même, tout est même. Sauf son regard que je ne sens pas sur ma nuque. Sauf ses bras qui ne sont pas là. Pour m'enserrer, me faire danser. Je n'ai pas mis ma robe à fleurs rouges. Je n'ai maquillé ni mes lèvres ni mes yeux. L'inspecteur m'a invitée. Une valse. Il a appuyé son sexe durci contre mon ventre. J'ai tourné la tête. L'ai repoussé. Me suis défaite de ses bras. Ai regagné ma place. L'ai entendu dire, ce n'est rien. Un malaise, la chaleur la dérange sans doute ou la valse. Voulez-vous danser ma chère ? Je les regarde un instant. Il la tient à distance.

Dès que je peux, je m'éclipse. J'entre à pas de loup. Tu dors. Dans ton sommeil profond ton pouce a glissé de ta bouche entrouverte. Sereine.

Je ne suis pas une femme plurielle. Peut-être aurais-je pu en devenir une? Mais en concentrant ma vie sur Luis, en acceptant que toute autre alternative me soit déniée, j'ai accepté de n'être qu'une. Sans aucune possibilité de multiplicité. Une femme tournée non pas sur elle-même, mais sur sa douleur, non pas sur son enfant mais sur son amant... sur l'absence de son amant.

Je suis une femme qui n'a de présence que dans l'absence de l'autre.

Gilbert, Mai Anh et Martine sont arrivés.

Je vois la vie autour de moi se mettre en place et poursuivre son cours ininterrompu. Je vois Charles avec sa discrétion habituelle, organiser la vie matérielle de Gilbert et sa famille à Bordeaux. Leur prêter son appartement place de la Victoire et occuper celui que l'armée met à sa disposition. Je vois Mai Anh, toute de silence et de retenue nous rendre visite chaque jour, hocher la tête chaque fois que nos regards se croisent. Comme un salut. Une marque de déférence. Je la vois d'apparence fragile, petite et menue mais, n'être en réalité que force et détermination. Je vois Gilbert chercher activement un local pour leur restaurant même si Charles lui dit que rien ne presse. Je le vois poser sur moi des regards inquiets, oser des questions, ne plus espérer les réponses. Je vois Martine courir vers toi, te couvrir de baisers, jouer toute de patience infinie à la grande sœur avec toi. Je vois Marie-Bénédicte toujours silencieuse et attentive me surveiller du coin de l'œil. Je vois Madame Martinez toujours prête à s'occuper de toi, me soulager, m'apporter une soupe, un reste de viande de peur que je ne me nourrisse pas assez. Je vois ce qu'ils croient que je ne vois

pas. Leur détermination à me rendre heureuse et mon incapacité à accepter leur sollicitude. Je ne peux rien face à cet amour. Rien si ce n'est me taire et vouloir être ailleurs. Je ne peux rien. Je ne veux rien. Je ne sais rien. Je ne dis rien. Plus les mots sont tapis dans le silence, plus ils m'enferment dans la gangue d'une innommable douleur, plus ils deviennent des pierres qui ferment ma gorge. Ils sont comme un éboulis de rochers qui, à la montagne, bloque soudain une route. Puissants, denses, lourds et noirs, inamovibles, insensibles à la détresse humaine, ils mettent, impassibles statues de granit fin à une trajectoire.

C'est Charles qui a proposé de passer une journée sur le Bassin d'Arcachon. Mai Anh et moi avons noué nos foulards pour être à la mode aujourd'hui. Nous avons croisé les deux pans du carré de soie plié en triangle sous nos mentons puis les avons attachés derrière la nuque. À l'arrière de la DS avec Mai Anh et les enfants j'ai tendu mon visage vers le vent chaud qui entrait par la fenêtre entrouverte. Dans le rétroviseur, Charles m'a souri. Je lui ai rendu son sourire. Il a rougi. Gilbert à qui rien n'échappe s'est retourné et m'a fait un clin d'œil.

Sur la plage Martine et toi avez créé un univers de sable et d'eau. Princesses éphémères d'un monde qui ne l'est pas moins. Gilbert a proposé de vous emmener pour manger une glace. Martine sur ses épaules jouait avec ses cheveux. Tu t'es endormie dans ta poussette. Charles a proposé que nous marchions au bord de l'eau. De sa voix grave, à peine audible, il a dit j'attendrai Gilda, aussi longtemps qu'il le faudra, j'attendrai. Répondre. Pour dire l'estime. L'admiration. Taire la colère face à trop de patience, trop d'abnégation. Penser à toi. Face au Bassin qui dans le soir prend la couleur de l'ardoise, regarder la lumière aveuglante du soleil couchant le fendre, penser épée de lave en fusion et sentir s'insinuer la voix de la raison. Repousser le vide qui m'habite. Le savoir chaque jour plus intense. En avoir peur et le désirer. Me promettre pour toi de renoncer à cette douleur. Mais y revenir toujours comme à un paradis artificiel. Saisir le fil qui me retient. M'empêche et m'entrave. Avant de m'en aller, te sauver. Te laisser la force. Ne rien vouloir pour moi. Sortir de l'obscurité. Un temps. Ne plus être seule à m'occuper de toi, te nourrir, te vêtir, te lire des histoires, te chanter des chansons, t'emmener au jardin, te tenir de longues heures dans mes bras, surveiller ta fossette,

fermer les yeux quand tu lui ressembles trop, ne plus t'en vouloir pour ça. Penser à Charles comme à un guide. Dire l'incapacité à donner quoi que ce soit. Demander de la patience encore et encore. Ne rien dire de tout cela. Demander juste du temps. Un peu de temps. Encore. Et voir les yeux de Charles prendre la couleur de l'espoir.

Les rêves sont faits pour nous rappeler à l'ordre. Les cauchemars pour nous punir de nos lâches abandons. Je gravis un chemin de montagne escarpé. Luis marche derrière moi, il veut saisir ma main, son pied roule sur une pierre, il tombe dans le ravin en une chute sans fin. Je n'entends pas le cri de sa bouche distordue. Au bord du trou vouloir tomber avec lui. Sentir une force me tirer vers l'arrière. Vouloir le retenir tandis que mon bras s'allonge démesurément et ne tâte au fond du trou que du sable, pire... des cendres. Mes larmes et la sueur glacée sur mon corps m'ont réveillée et laissée hagarde sur le bord du lit. Parler à Charles. Dire l'impossible mensonge. La honte. Faire marche arrière. Ne pas arriver à me réjouir. Même pour toi. Je n'ai rien promis. Mais en ne disant pas non, avoir déjà presque dit oui. Trahir Luis. Ne rien savoir. Où est-il? Qu'est-il devenu? Pense-t-il à moi? Hurler de peur à l'idée qu'il m'ait oubliée. Être sûre que tant d'autres m'ont remplacée. Une Mai Anh dans ses bras. Me plier en deux sous la douleur. Perdre le souffle. Raisonner. Penser à toi. Bâtir pour toi ce que je n'ai bâti pour moi-même. Perdre la raison. Vouloir le silence.

Tenir encore pour mieux partir un jour.

Nous avons dîné à la Tour Blanche. J'ai dit oui. La date du mariage est fixée. Vendredi 18 février. Il a posé sa main sur la mienne. Il va chercher une maison. Il précise, vous aurez votre chambre. Ne pas dire je ne peux rien vous donner. Je parle de patience. Ne m'engage pas à le rendre heureux. Lui en dire plus. Non jamais. Le tutoyer. Oui, le tutoyer puisque je ne lui donne rien de moi. Dans la rue, timidement il prend mon bras. Je ne le retire pas. Je renonce. Je suis une femme respectable. Il m'épouse. Il te reconnaît. Ni toi ni moi ne nous appellerons jamais Lepoivre, ce nom ridicule qui n'avait de poésie que pour moi. Je te donne un père qui te choisit. Il te donne un nom. Une fortune. Un toit. Est-ce que, pour autant je te donne le bonheur? C'est un homme admirable. Et je l'admire. C'est un homme aimable. Et je ne l'aime pas. Ma mère va penser que les pires cauchemars ont une fin. Gilbert va me croire sauvée. Marie-Bénédicte va pouvoir se dévouer à d'autres causes. Anne-Marie se consacrer à sa deuxième grossesse. Nous pourrions même retourner tous les trois à Saint-Mont. Ridicule pensée qui me fait frissonner. Charles se méprend, rentrons, ne prends pas froid. Il dépose un baiser sur ma joue. Il n'ose même pas m'embrasser sur la bouche. Délicat. Jusqu'au bout. Trop.

Chaque soir en sortant de son bureau, Charles arpente les rues de Bordeaux à la recherche de ce qui sera notre maison. Quant à moi j'ai retrouvé ma classe, de nouvelles élèves, le même programme, mes collègues avec lesquelles je n'échange que quelques banalités, un avis sur une élève, une demande de remplacement. Je ne refuse jamais de rendre service. Je n'accepte aucun remerciement sous quelque forme que ce soit. Je ne parviens pas à me réjouir de ce qui m'arrive. Je suis spectatrice de ma propre vie. Les nouvelles qui arrivent d'Algérie sont alarmantes. Elles font l'objet de bien des discussions dont je ne me mêle pas. Pourquoi garderions-nous un pays qui ne nous appartient pas? Au nom de la grandeur de la France, répond Michel Debré. Je sais que je passe pour froide et hautaine. Je préfère cela aux explications que je ne veux pas donner. Grâce à Charles je remets de l'ordre dans le désordre de ma vie. Je feins de croire que je peux lui trouver un sens nouveau. Je cache les larmes quand elles arrivent par vagues. Quand elles balaient mes bonnes résolutions et me laissent désarmée. Je fais taire le désarroi dans lequel me plonge la perspective de ma vie future.

Madame Martinez a glissé une lettre sous la porte. Sur une feuille d'écolier, une écriture enfantine.

Ça fait longtemps déjà que je voulais vous raconter mon histoire et vous dire que mon fils, le grand, eh bien lui non plus, enfin c'est comme Louise. Mon mari, quand je l'ai connu c'est comme vous avec Monsieur Charles, c'est pas son père, vous comprenez. J'en avais rencontré un, avant. Il m'avait promis qu'on allait se marier et puis quand je lui ai dit que... il s'est rappelé qu'il avait oublié de me dire qu'il était promis à une autre. Enfin vous voyez... Alors mon Antonio, il a tout accepté, moi, le petit et tout. Je voulais vous dire que ça nous empêche pas d'être heureux. Et Rafaël, il le traite comme les autres, pareil. Y a des hommes qui sont des pas grands choses mais y en a qui sont des seigneurs comme mon Antonio et comme Monsieur Charles. Rafaël il ne sait rien et aussi longtemps que je vivrai ni lui ni ses frères y sauront. C'est pas la peine de faire du mal. Qu'est-ce que ça changerait qu'ils sachent tous les trois. Ils sont frères et leur père c'est Antonio, un point c'est tout. Je voulais vous le dire parce que je sais ce que c'est la honte, mais je voulais vous le dire aussi parce que je l'ai jamais dit, à personne et vous, la première fois que je vous ai vue, j'ai senti tout de

suite qu'on avait le même secret. Ne vous inquiétez pas, je sais me taire, pour ça oui. Mais ça me fait du bien de vous en parler parce que des fois, c'est lourd à porter. Alors entre femmes!

Quoiqu'il arrive je serai toujours là pour vous et pour Louise.

Votre Madame Martinez

J'ai rejoint Charles cours de l'Argonne. Au 13, une façade XIX^e en pierre abrite au rez-de-chaussée une cuisine et des pièces de réception, un étage et des chambres de bonnes au deuxième. Au premier, quatre pièces occupent un espace ensoleillé. Les deux plus vastes donnent sur un jardin en contrebas. Séparées par une salle de bains elles pourraient devenir nos chambres. Enfin, si je veux! Moins spacieuses, les deux autres donnent sur la rue et pourraient être attribuées, l'une à toi, l'autre à devenir un bureau. Le deuxième étage pourrait devenir l'espace de Louise avec une chambre, une salle de jeux et en agrandissant le coin lavabo, on pourrait même lui faire une petite salle de bain. Il y a des travaux de peinture à effectuer et il faudra choisir de nouvelles tapisseries. Si cela me convient et en s'y mettant tout de suite la maison peut être prête pour le début de l'année. Je me suis promenée dans la maison froide, j'ai fait glisser mes mains sur les murs fissurés. Cette maison est triste, elle me va bien. L'agent immobilier, volubile dit qu'il faut la sortir de son jus. Quelle horrible expression! Si je m'écoutais je la prendrais telle quelle, figée dans sa désolation, je laisserais le fouillis des plantes continuer à envahir le jardin, je la laisserais me

dévoré. Repeinte, décorée elle va glisser vers un monde nouveau dont je serai aussi peu que possible, l'actrice. Celle-là ou une autre. Il nous faut un toit, ce sera le cours de l'Argonne. Charles, heureux, veut que nous allions fêter notre future acquisition au restaurant. La maison est plus proche de Saint-Genès, ce sera moins fatigant. Comment répondre à tant de sollicitude que les marches d'une demi-heure matin et soir sont mes moments de solitude préférés. Je parle du jardin qui sera très agréable pour les enfants. Les enfants? Louise et Martine et même les petits Martinez. Il dit bien sûr et se remet en route. Le sourire s'est à peine effacé de son visage. Je n'ajoute rien, rien de plus, occupée tout entière à ne pas me laisser noyer par toute cette agitation.

Chère Mère,

J'ai retrouvé Charles, par hasard à Bordeaux qui est la ville où je réside depuis la naissance de Louise. Charles veut m'épouser. Peut-on dans ma situation refuser un si bon parti? Non, n'est-ce pas? Le mariage auquel tu es conviée, aura donc lieu le dix-huit février. Si je t'annonce que Gilbert, Mai Anh et Martine sont Bordelais depuis leur retour d'Indochine fin juin, ton bonheur sera-t-il complet? Cela te donne en tout cas l'opportunité d'avoir autour de toi, ce qui constitue désormais ta famille.

S'il te prenait l'envie de faire sa connaissance avant le mois de janvier, tu seras la bienvenue pour les vacances de Noël. Fais-moi savoir ta réponse. Il n'y a plus rien à cacher désormais, tu peux donc m'écrire, 2 rue du Palais Gallien. Bordeaux. Gironde.

Je t'adresse une photo de nous tous, prise cet été à la plage.

Je t'embrasse.

Gilda

Ma chère Gilda,

Quelle surprise! Ainsi tu étais à Bordeaux. Ce mystère était-il bien nécessaire?

J'aurais aimé venir à Noël mais je me suis engagée auprès de ton oncle Marcel et tu me connais, je n'ai qu'une parole. D'autant que sa femme est bien mal et si ça se trouve ne sera plus là l'année prochaine. Depuis la mort de leur fils, le pauvre homme est bien seul. Ce n'est pas sa belle-fille qui va faire l'effort de venir auprès d'eux!

Mais je serai là pour ton mariage. C'est une bonne nouvelle qui me réjouit. Charles est un homme bien, je l'avais vu tout de suite. Et vous avez bien de la chance, toi de l'avoir pour mari, ton frère comme ami. J'ai pensé que pour m'habituer un peu, je pourrais peut-être arriver quelques jours plus tôt, par exemple le samedi ou le dimanche. Je pourrai t'aider dans les préparatifs. Dis-moi si cela te convient je m'occuperai de faire prendre mon billet par un nouveau voisin qui travaille aux Chemins de Fer.

Je te ferai aussi parvenir ton trousseau. Tu vois ma petite fille que, quoi que tu en dises, je ne t'ai pas obligée enfant, à broder pour rien!

Je vous embrasse, ton frère, les petites et toi. Transmets mon bon souvenir à Charles et mon salut à la femme de ton frère.

Maman

J'ai hâte que tout cela se termine. Je n'aime pas ce tourbillon. J'étais si bien emmurée dans mon silence. J'attends le jour où je le retrouverai. Il reste une dernière épreuve. Aller à Paris rencontrer ma future belle-famille. Ils trouvent ce mariage précipité. Charles est si déçu qu'il songe à rompre définitivement les liens avec cette famille dans laquelle il ne se reconnaît pas. Ces grands bourgeois dont il sait qu'ils me toléreront, mais jamais ne m'accepteront. Lui faire comprendre sans augmenter sa peine que cela ne m'importe pas. Que cela m'indiffère. La seule chose qui me fait plaisir est de te faire découvrir Paris. Tu n'y es jamais allée n'est-ce pas? Jamais. Mentir sans ciller. Ne pas me remémorer les promenades avec Luis, nos baisers sous les porches, nos courses et nos fous rires, ses mains sur mon corps, la chambre près de la gare, sa tête posée sur mon ventre où déjà tu entendais combien je l'aimais. Enfouir. Les souvenirs. Le désir. La peur.

Avec Charles tout diffère. Voyage en première classe. Porteur sur le quai. Grand hôtel Place de la Concorde. Accueil par un personnel tout en componction et ronds de jambes. On nous précède dans des couloirs à la moquette si épaisse que l'on s'y enfonce comme dans une première neige poudreuse et silencieuse. Saint-Mont. Un orage. Et le basculement de ma vie. Ici, la tête qui tourne. Nausée. La honte à la hauteur du vertige. En disant oui à Charles, avoir renoncé. En disant oui, avoir abandonné. L'idée de Luis. L'histoire de Luis. Le sexe de Luis. Reste toi, l'enfant de Luis. Te donner à un autre. Suivre derrière un employé déférent un rituel et un parcours sans doute immuables, emplacement et fonctionnement des interrupteurs, ouverture et fermeture délicates des rideaux, description des commodités, leçon bien apprise, récitée chaque fois que nécessaire à des clients anonymes aussitôt vus, aussitôt oubliés. L'acceptation du billet glissé dans la main discrètement tendue au bout d'un corps plié en deux, obséquieux. Au milieu de la chambre, voir tel un vaisseau échoué le lit matrimonial. Charles interrompt l'employé, j'avais demandé des lits jumeaux. Ce n'est rien, Charles. Ce n'est rien, ce sera bien ainsi. La moue étonnée de Charles, l'ébauche d'un

soupir, le regard surpris de l'employé qui déjà s'éclipse à reculons. Changeons-nous, avant le dîner chez mes parents nous avons un rendez-vous.

Place Vendôme. La bijouterie est discrète. Malgré les protestations de Charles, de tous les diamants présentés je choisis le plus petit.

De la mère de Charles, jamais je ne saurai rien. Rien de ce qui se cache derrière le masque lisse de la condescendance. Le sourire. Le sourcil à peine levé. Le propos mesuré. La diction maîtrisée. Le geste calculé. Une femme qui ne donne rien d'elle-même. Une femme si entourée qu'elle ne sait reconnaître sa solitude. Elle trône au milieu de son salon. Raide. Habituee à être obéie sans contestation. Elle est écoutée et se croit entendue. Elle règne sur un royaume dont les sujets lui échappent. Du bout des lèvres elle a embrassé Charles. Elle l'appelle mon enfant. Dans sa bouche c'est un seul mot, « monenfant ». Une locution vidée de sens. Une onomatopée. Elle en utilise une autre quand elle s'adresse à son mari, « monami ». Liaison bien faite, appuyée. Volubile le père de Charles est lui, habitué à être écouté et entendu. Il pose mille questions dont il n'attend pas les réponses. On ne s'intéresse pas à moi. Quand arrivent le frère de Charles retenu à la banque paternelle, sa femme et leurs trois enfants, on passe à table. Quand on me regarde on me sourit. On ne m'adresse que peu la parole. Je ne la réclame pas. Charles ne me quitte pas des yeux. Assise à la droite de son père je le rassure d'un signe de tête. Tout va bien. Je ne me sens pas si mal. On parle

politique. On parle banque. On parle Algérie. D'un film qui sort pour Noël, *Ali Baba et les quarante voleurs* avec Fernandel. Vous nous emmènerez bonne maman? Dans le cliquetis des fourchettes en argent sur la porcelaine fine, la voix fluette d'un neveu de Charles, œil pétillant sous la mèche blonde bien lissée. Depuis quand les enfants parlent-ils à table? Sous la frange, le nez sage repique dans l'assiette. Rosissement des pommettes. Le frère de Charles raconte son projet d'acquisition d'un chalet en montagne. Pas les Pyrénées, les Alpes bien sûr! Au dessert, Charles demande à son père à quelle heure voulez-vous que je vienne à la banque demain? Je n'entends pas la réponse. Un majordome annonce à Madame que le café et les infusions sont servis au salon. On se lève. Déjà les domestiques s'affairent autour de la table. Tout ranger. Effacer. Ne pas laisser de traces. Dans quelques minutes tout sera en ordre. Il n'y paraîtra plus. J'aurai été une invitée parmi d'autres dont Alfonse d'Ubois Lambert fera répéter le prénom à sa femme les rares fois où il m'évoquera.

Dans le lit, lumière éteinte, nos corps ne se touchent pas. Me revient le luxe étincelant de l'appartement du Boulevard Murat. Vision de chaque objet, reflet d'une histoire ancestrale incapable de réchauffer l'atmosphère familiale. Dans la nuit Charles murmure, notre famille c'est toi, Louise et moi. C'est à ce moment précis que j'ai posé ma tête sur son épaule. Pour me faire mal. Plus mal encore. En me donnant à un autre. À un autre qui ne le demandait pas. Un autre au désir muet. J'ai voulu penser à Luis. Mais c'était le tromper et me tromper. Croire que le corps d'un autre peut vous ramener à la passion première. Croire en un chemin escarpé au bout duquel un Luis lumineux m'enserrerait de ses bras vigoureux. M'allongerait dans l'herbe grasse pour me prendre dans une explosion de désir joyeux. – Vous voyez, je peux encore – Quelle bêtise. Quelle méprise. Sentir les muscles. Différents. Toucher la peau. Différente. Ne pas retrouver les gestes. N'avoir pas envie de la bouche. À ma bouche. À mes seins. À mes reins. Recevoir sans donner. N'entendre rien de mon corps. Désir absent. Jouissance bannie. Prendre conscience de l'irrépressible aversion. Dégout de moi-même. Tourner la tête. Mais serrer le corps meurtri. Pour le cajoler. Sentir le liquide

couler entre mes cuisses. Comprendre, trop tard qu'il ne faut jamais bousculer l'ordre des choses. Jamais. Et sombrer dans une douleur plus grande encore. Aller me laver dans la salle de bains. Penchée au-dessus du bidet, demander pardon. À Charles? À Luis? Mélanger mes larmes à l'eau qui ruisselle sur les parois d'émail blanc.

Je n'ai pas accompagné Charles à la banque. Je marche dans les rues. Je refais le chemin. À la recherche des porches, des ruelles, du restaurant rue des Canettes. Le voir. Mais dans les rues des dizaines, des centaines de Luis ne me reconnaissent pas. Je ne suis rien. Je ne suis personne. J'ai bousculé l'ordre des choses. C'est trop tard. Je rentre place de la Concorde. Dans la chambre Charles a fait servir le thé. En veux-tu? Tu dois être gelée. Tout est réglé. S'il m'arrive quelque chose, ma fortune te reviendra. Et s'il nous arrive quelque chose, elle reviendra à Louise. Elle est plus conséquente que je ne croyais, force est de constater que mon père a un grand sens des affaires. Je crois que tu lui as plu. Et sûrement pas déplu à ma mère puisqu'il ne m'a rien dit. Crois-moi c'est un signe. Néanmoins ils ne viendront pas au mariage. Une réunion de banquiers ou je ne sais quel prétexte. Mais je ne leur en demandais pas tant. Et si tu veux mon avis, c'est aussi bien ainsi. Lui dire que je ne mérite rien de tout cela. Me taire et murmurer merci. Il pose sa main sur la mienne. Jusqu'à la fin de nos jours il ne posera qu'une main sur moi. Jusqu'à la fin de nos jours jamais il ne me prendra dans ses bras. Ne pas lui dire que c'est bien ainsi.

Gilbert et Mai Anh nous ont annoncé l'achat d'un immeuble à l'angle des cours Victor Hugo et Pasteur. Ils pourront au rez-de-chaussée installer le restaurant dont ils rêvent. Au premier étage Gilbert, auquel les travaux ne font pas peur, aménagera leur appartement. Mai Anh, toujours discrète et silencieuse dit qu'elle va commencer la couture des rideaux, des nappes, des serviettes. C'est elle qui fera la cuisine. Gilbert s'occupera des achats et de la salle. Ils n'ont peur de rien, sont persuadés de leur réussite.

Grâce à Charles, Gilbert ne partira pas pour l'Algérie, malgré ce que tout le monde ici nomme *les événements*. Je sais qu'il travaille pour l'armée mais je ne sais pas exactement ce qu'il fait. Charles non plus, ne parle pas de ses fonctions. Après sa mutilation et son retour en France, il a officiellement quitté l'armée. Néanmoins il occupe un bureau à la caserne et se rend fréquemment à Paris et à Alger.

Tu t'entends très bien avec Martine qui te traite comme une petite sœur. Elle fait preuve avec toi de toute la douceur qu'elle a héritée de Mai Anh et qui pour moi,

bien que je n'ai pas d'autre exemple, est l'idée que je me fais des asiatiques.

L'harmonie règne autour de toi. Parce que j'ai dit oui. Trois lettres, trois signes dont j'ai appris la graphie à tant d'élèves, trois signes assemblés qui prononcés par moi ont changé sans que tu le saches encore, le cours de ta vie.

La soirée de Noël est d'apparence joyeuse. Cette année nous sommes nombreux autour de la table. Du bruit de la fête je m'éloigne. Tous me croient là. Comment leur dire mon corps et mon esprit séparés. Mon impossibilité à partager. Mon envie de fuir. Gilbert s'est déguisé en Père Noël. Tu as peur. C'est à Charles que tu tends les bras. Assise sur ses genoux tu caresses sa moustache. Il te sourit. Te câline. Sérieuse et les yeux dans les siens tu interrogues papa? Silence autour de toi. Regards vers moi. Non pas ça. Charles, Charles c'est très bien. Tu répètes Chale. Faudra-t-il que je lui donne un enfant pour faire de lui un père?

Monsieur Charles d'Ubois
Lambert
et
Mademoiselle Gilda Maurel
sont heureux de faire part
de leur union,
célébrée dans la stricte
intimité familiale:
le 18 février 1956.
Hôtel de Ville de Bordeaux.

Beaumont, le 25 janvier 1956

Ma fille,

Je suis bien rentrée. Ce fut une belle cérémonie. Un peu sobre mais digne. Compte tenu des circonstances c'était mieux comme cela. Je trouve que ta belle-famille aurait pu faire un effort. Nous ne sommes peut-être pas des gens assez bien pour eux.

Charles sera un bon mari et un père attentif pour ta fille qu'il a l'air de beaucoup aimer. J'ai eu beaucoup de peine de le voir ainsi. Il avait l'air si heureux malgré son infirmité. Toi, je ne t'ai pas trouvée bien gaie. J'espère que tu sauras te montrer digne du cadeau qu'il te fait et lui donneras bientôt le fils qu'il mérite.

La nappe de ton trousseau faisait très bien sur la table. Cette Madame Martinez semble efficace. Elle m'a dit qu'elle allait continuer à venir faire le ménage chez toi et s'occuper de Louise. Certes la maison est grande mais si tu arrêtes de travailler es-tu sûre d'avoir besoin d'elle? Même pendant la guerre les femmes allaient à l'usine et tenaient leurs maisons. Les temps changent, c'est la vie moderne je suppose!

Je dois dire que les fillettes sont bien élevées. Il faudra que vous me les ameniez un peu pour les vacances. Puisque Louise porte le nom de Charles, j'ai pensé qu'il n'est pas nécessaire de donner des explications. Après tout, elle n'est pas la première enfant dont les parents se marient après la naissance. Avec ces hommes qui vont d'une guerre à l'autre, tout est chamboulé. En finira-t-on un jour?

Je suis sûre que ta belle-soeur est enceinte. Elle ne t'en a pas parlé? Vous avez l'air de bien vous entendre. Je dois avouer qu'elle est discrète. Je ne sais pas ce qui leur prend de vouloir un restaurant. Enfin, si ton frère est heureux, que veux-tu que je dise?

Je vais envoyer un mot à Gilbert. Je t'embrasse ainsi que ton mari et Louise.

Maman

J'ai fini l'année scolaire et indiqué à la Mère supérieure que je ne reprendrai pas mes fonctions à la rentrée. En mai Gilbert a ouvert son restaurant. Mai Anh a accouché en juillet. C'est un garçon. Ma mère avait bien vu. J'ai lu dans les yeux de Charles la joie pour mon frère et la tristesse pour lui. Il vient le soir après le dîner me rejoindre dans ma chambre. Nous bavardons. Parfois j'accepte qu'il reste. Rien ne peut naître de notre union. De mon corps. Tous les matins Madame Martinez dépose le plateau du petit déjeuner devant la porte de ma chambre avant de faire le ménage. Ensuite elle t'emmène chez elle et te raccompagne le soir. Charles quand il n'est pas en voyage, s'occupe de toi. Ces soirs-là je ne le vois pas. La vie s'échappe. Elle glisse entre mes doigts, entre les lignes de ce cahier. Je ne parviens pas à la retenir. Rien de ce qui vient d'elle ne m'intéresse. Je ne suis ni triste ni malheureuse, je suis vide.

Cette vie que j'aurais voulu partager avec toi. Une vie de soleil dans la lumière duquel tu aurais couru pour te jeter dans mes bras ouverts. De ma gorge le rire aurait roulé pour ruisseler d'un baiser sur ta joue enfantine, ronde et chaude. Assise dans l'herbe entre mes jambes, mes bras entourant ton torse, j'aurais à ton oreille murmuré des histoires de fées, de princesses et t'aurais serrée plus fort à l'évocation des sorcières. Dans tes yeux émerveillés j'aurais lu l'amour nourri de mon regard toujours posé sur toi. Tu aurais grandi, sereine. Tu n'aurais pas dès ton plus jeune âge, eu la gravité des adultes.

Je n'ai pas su te donner tout cela, à cause de cette vie qui n'a pas voulu de moi, dont je ne sais plus que faire.

Le temps passe. En juillet dernier tu as eu six ans. Sortir de ma chambre est devenu si difficile. Malgré les exhortations douces de Madame Martinez. Malgré tes pas derrière ma porte. Parfois mue par un irrépressible élan, j'apparais à la porte du salon. Tu te lèves d'un bond. Petit animal intrépide. Dans tes yeux brille une indicible joie qui ne m'échappe pas. Tu n'oses te précipiter dans mes bras. Tu es joyeuse et apeurée. Je ne sais pas te rassurer.

Charles ne sait alors que faire pour me faire plaisir. Il m'emmène au concert, dans les magasins et si j'achète une robe, elle rejoint dans l'armoire toutes celles que je n'ai jamais portées. Pendant quelques jours, nous nous donnons tous les trois l'illusion d'un possible retour. Nous accomplissons des gestes normaux dans une vie qui ne l'est pas.

Mais un matin, tu retrouves ma porte fermée. Toute force dans la nuit m'a abandonnée. Assise dans mon fauteuil, face à la fenêtre je regarde les saisons changer. Ni le renouveau du printemps, ni les tourbillons de l'automne ou la première neige ne m'émeuvent plus. Je n'aime plus l'été, trop lumineux. Mes nuits sont toujours

pareilles. Longues et sans sommeil. Parfois je découvre sur le dos de mes mains posées à plat sur mes genoux des larmes que je n'ai pas senti couler.

Je suis injuste. Je vous dois tout, mais il n'est rien de votre amour que je parviens à retenir.

Demain je remplirai mes poches de cailloux. J'irai jusqu'au lac. J'entrerai dans l'eau. Quand elle arrivera à mes lèvres j'ouvrirai grand ma bouche. Elle emplira ma gorge, mon nez, mes oreilles. Je ne ferai pas demi-tour. Il ne sera plus temps. Il n'est plus temps.

Charles et toi me pleurerez, et Gilbert et Mai Anh... Martine demandera où je suis partie. Madame Martinez s'en voudra de ce qu'elle n'a pas fait ou pas dit, pas vu.

Mais aucune faute ne vous incombe, je pars parce je le dois.

Mon chagrin est devenu immense et dévastateur. Il est violent. Aujourd'hui mon chagrin réclame ma vie, le tribut à lui payer. Je la lui donne sans amertume ni regret. Je ne crois pas que je serai mieux là où je vais. Je ne crois pas qu'il existe une montagne au sommet de laquelle je trouverai Luis. Je crois au néant. J'aspire à lui et soudain un souffle apaisé m'anime.

Enfin.

Tout est fini. Je reviens au point de départ comme si je n'étais jamais partie. Mes souvenirs sont rangés. Je les ai classés pour toi. Il n'y a plus en moi de place pour une émotion nouvelle. Tu dois désormais voler de tes propres ailes. Je ne peux plus rien. Ni pour toi. Ni pour moi.

Ne m'en veux pas Louise, il y a en toi un amour qui m'a dépassée.

Nous allons procéder à la fermeture, Mademoiselle.

Les hommes des pompes funèbres accomplissent sans bruit leurs gestes mécaniques et bien rodés.

Louise va confier à Gilbert le soin de vendre le cours de l'Argonne.

Dans cette chambre figée dans le silence que lui avait imposé Gilda et où rien n'a changé, où le même rai de soleil entre par les interstices des persiennes fermées et fait danser la poussière sur le parquet ciré, Louise serre contre sa poitrine le paquet que lui a remis Madame Martinez conformément aux instructions de Charles.

Ma petite fille,

J'avais trouvé dans le bas de son armoire cette enveloppe qui t'est destinée. Je ne sais ce qu'elle contient, même si j'en imagine la teneur.

Après tout, le temps a passé. Le silence est parfois bien plus supportable que le plus faible des murmures.

Crois bien que j'ai hésité. Puissé-je ne pas être un plus sombre messenger que je ne le fus il y a dix ans.

N'oublie pas que je t'aime mieux que moi-même.

Charles.

A la lecture de la belle écriture cursive de sa mère, Louise revisite sa jeune vie, découvre le secret. De sa naissance, de la mélancolie de Gilda. Entre les pages, elle tombe sur les brouillons des lettres de Gilda à sa mère, mais de Luis que reste-t-il ?

Pas plus que Gilda, elle n'a connaissance des missives échangées entre Luis et Pierre, pas plus que Gilda elle n'a connaissance de ce qu'est devenu Luis.

Doit-elle en parler à Gilbert ? Doit-elle chercher plus avant ? Si fouiller le passé donne un résultat, que fera-t-elle de ce père qu'elle ne connaît pas ? Que deviendra Charles ? Charles qui aurait pu, qui aurait su comment agir, qui l'aurait aidée.

Les souvenirs de Louise, emprisonnés dans les écrits de sa mère, glissent de sa mémoire au tableau noir de ses yeux clos. Ils franchissent une invisible barrière dont Louise ne soupçonnait pas l'existence. Un barrage prêt à céder. Sur lequel de nous est-ce que je pleure ? Louise ne peut répondre à cette question. Il y a longtemps, croyait-elle, que sa mère ne lui manquait plus. Mais dans le vide

laissé par la mort de Charles, grâce sans doute à ce père qui ne l'était pas, ce père qui l'était plus que tout autre, elle n'a pas donné libre cours au chagrin qu'elle avait enfoui. Aujourd'hui, tel un ruisseau plus fort que la pierre, il creuse un sillon profond, cherche son chemin.

Louise a peur qu'il le trouve.

D'un bond elle saute du lit, d'un revers de main essuie ses larmes. En ramassant le carnet tombé à terre, elle découvre la photo.

En noir et blanc, de format carré, au bord dentelé. La pose est un peu guindée, la figure de l'enfant un peu floue. Au dernier moment, l'on devine qu'ivre de fierté, ses livres sous le bras, Georges n'a pu s'empêcher d'observer son institutrice. Louise est obnubilée par le visage de sa mère. Dans ses yeux, elle est sûre de déceler une lueur infime d'étonnement, visible à qui s'attarde à l'observation du regard. Comme si celui-ci, concentré, avait été soudain distrait de son but.

Louise reconnaît l'instant d'avant la rencontre. L'instant où rien ne s'est encore produit. Inconsciente de la certitude que le cliché ne lui a pas révélé, mais incapable de s'en détacher, elle distingue dans le coin droit de la photo l'ombre d'une silhouette qui ne peut être celle du photographe. Elle y pose son doigt, caresse plus qu'elle ne le suit le contour sombre. C'est lui. Elle le sait. Il est là.

Présent, mais insaisissable. Présent, mais inconnu.

La violence de l'émotion lui fait quitter la chambre. Elle claque la porte. Un instant, figée, elle écoute le silence et espère. Elle ferme les yeux, ne sachant pas qu'elle les clôt comme le faisait sa mère, un peu plus longtemps que nécessaire. Mais pas plus aujourd'hui qu'hier, il n'y aura d'invitation à entrer.

En dévalant les escaliers Louise fait courir ses doigts sur le mur.

De tout ce chagrin, de toute cette tristesse Louise ne veut garder que sa jeunesse et son envie de vivre.

Louise veut rentrer à Paris.

Vicky a téléphoné ce matin. Pour prendre de ses nouvelles et lui parler de la réunion, que Gisèle Halimi organise après-demain. Elle doit y être. Il paraît que Simone de Beauvoir et Delphine Seyrig seront là ! Il est temps pour elle de retrouver la Sorbonne, ses cours de philosophie, d'adhérer au mouvement.

Dans la cuisine, Madame Martinez lui tend une part de la tarte qu'elle vient de sortir du four. L'odeur sucrée, le geste, le sourire de son enfance auquel Louise offre le sien.

– Tu fermeras la maison, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Tu donneras les clefs à Oncle Gilbert ?

– Oui. Quand pars-tu ?

– Demain matin.

– ...

– Tôt.

– Tu reviendras ?

– Je ne crois pas.

Luis n'est jamais rentré d'Indochine. Peu après son arrivée, une de ces balles que l'on dit perdue est venue le faucher alors qu'il allumait une Gauloise à côté de sa Jeep.

Il attendait le capitaine Charles d'Ubois Lambert auprès duquel il avait, depuis peu, été détaché comme chauffeur.

Remerciements.

L'auteur tient à remercier pour leur soutien, leurs lectures de *L'Effacement*, leurs conseils avisés et leurs encouragements, Sophie Avon, Danièle Caillau, Corine Crabos, Chantal Detcherry, Béatrice Dumont, Sonia Moumen, et tout particulièrement Christine Pariente.

DANS LA MÊME COLLECTION

- Christiane Audy Baudouin
L'Irréversible apprentissage de Pénélope, 2009
- Martine Lafon-Baillou
De Jérôme à Lidoire, 2010
- Marie-Françoise Raillard
La Sainte-Raingarde, 2012
- Fanny Leblond
Et au bout, l'Océan, 2012*
Prix du jury Saint-Estèphe 2013
Demain ne suffit pas, 2013*
- Léon Mazzella
Chasses furtives, 2012*
Prix Jacques Lacroix de l'Académie Française 1993
Prix François Sommer
- Fabienne Thomas
L'Enfant roman, 2013*
Prix Handi-Livres 2015
Inventer le jour, 2015*
- Marie-Laure Hubert Nasser
La Carapace de la tortue, 2013* (Folio n°6117)
Prix du roman régional Hugues Soutou 2015 (Lions Club)
Prix Saint-Estèphe 2015 château Pomys
Spleen Machine, 2015*
Prix Lire en Tursan 2015

- Pascale Dewambrechies
L'Effacement, 2014* (Folio n°6292)
 Lauréat du Festival du premier roman de Chambéry 2015
 Prix Saint-Estèphe 2015 (1^{er} prix)
 Prix du [métro] Goncourt 2015
Juste la lumière, 2017*

- Chantal Detcherry
La Vie plus un chat, 2015*
 Prix Yolande Legrand (Ardua) 2016, pour l'ensemble de son œuvre.

- Jean-Louis Le Breton
Le libre choix de Clara Weiss, 2015*
 Prix Lire et Écrire en Gascogne 2015
 Prix du Salon du livre du Net 2016

- Fabrice Sluys
Morandouna, le Pays d'en haut, 2015*
 Prix Lire en Tursan 2016
 Lauréat du Festival du premier roman de Chambéry 2017

- Élisabeth Rollin
Voir ailleurs qui je suis, 2016*

* Également disponible en version numérique

© Éditions Passiflore – 2014
93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 DAX
www.editions-passiflore.com

Imprimé en France
par ICN à Orthez (64)

Correction : Jocelyne Lagarde
Mise en page : Editions Passiflore

Dépôt légal : mai 2014
ISBN : 978-2-918471-27-1

Programme éditorial soutenu par
la région Nouvelle-Aquitaine





Pascale Dewambrechies a suivi un parcours professionnel qui ne semblait pas le plus indiqué pour la conduire à publier son premier roman. Sauf à laisser ressurgir sa passion de l'écriture, de la lecture, de la littérature. Sauf à oser s'écouter et s'autoriser à aller jusqu'au bout !

L'Effacement

Pascale Dewambrechies

« Que fait-on de toute cette envie d'aimer ? Que fait-on pour ne pas laisser la mélancolie revenir et assaillir votre solitude ? Que fait-on de la peur qui vient ? »

Un roman plein de maturité ? Certainement. [...] Tout y est feutré, délicat, sensible, très justement senti. Et puis ce charme, un peu suranné, ces petites séquences courtes, très visuelles !

Isabelle de Montvert-Chaussy, Sud-Ouest Dimanche

Avec des mots simples, par à-coups, qui résonnent comme des touches de piano, Pascale Dewambrechies, qui signe ici son premier roman, esquisse le portrait tout en contradiction d'une femme perdue dans ses propres déchirements et les violences souterraines d'une époque révolue. En définitive, L'Effacement est le récit d'une apparition, celle d'un écrivain.

Le Festin (n°90)

Je recommande aux hommes la lecture de L'Effacement. Ce roman leur révélera quelque chose du mystère féminin.

Rodolphe Martinez, France Bleu Gironde

Lauréat du Festival du Premier Roman de Chambéry 2015
Prix [du métro] Goncourt 2015
Prix Saint-Estèphe 2015 - Premier Prix

